

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 704.—SAMEDI, 30 OCTOBRE 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA JEUNE FILLE A LAFONTAINE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 30 OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Lettre aux enfants pauvres, par F. Picard.—Pensées automales, par E.-Z. Massicotte.—Le ville de Peschawar.—Poésie : Sur la mort de Verlaine, par H. Desjardins.—Un massacre aux Indes, par Mme Hornsteet.—Nouvelle invention.—Poésie : Le tombeau de mère par J.-N. Legault.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Nos étudiants, par F. Picard.—M. R. Brunet.—Cercle Ville-Marie.—Poésie : Un songe, par Sully-Prudhomme.—Explication de nos gravures, par F. Picard.—Un nouveau docteur.—Jardin des enfants : Question d'enfant.—Les cerises.—Une merveilleuse machine.—La mode.—Théâtres.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Feuilleton : Les deux gosses.

GRAVURES : Beaux-Arts : La jeune fille à la fontaine.—Portrait du Dr Paul Ostigny.—Montréal : Vue du Square Dominion.—Fraserville : Adresse présentée à sir Wilfrid Laurier à son retour d'Halifax, le 2 octobre.—Beaux-Arts : Une journée de congé.—Gravure de mode.—Indes anglaises : La ville de Peschawar.—Devinette.—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

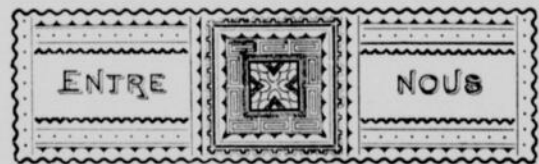
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La légende dit que quand les condamnés, sortis de la prison de Montréal pour se rendre au pénitencier, passaient devant la distillerie Molson, à Montréal, ils criaient en montrant le poing à la fameuse fabrique d'alcool :

—C'est toi, m...t Molson, qui nous a conduits où nous sommes ! c'est toi qui nous a envoyés au pénitencier !

M. Molson était un très brave homme qui fabriquait des produits divers, dont on pouvait user sans se faire grand tort, mais c'était l'abus qui faisait perdre la raison aux consommateurs et les conduisait à Saint-Vincent-de-Paul.

Il est admis, du reste, dans tous les pays, que la criminalité est en proportion directe de la consommation d'alcool.

Or, jugez de ma stupéfaction quand, en feuilletant le dernier rapport publié des inspecteurs des prisons, j'ai constaté que la majorité des prisonniers étaient des "tempérants," (style officiel).

Parmi les hommes, la différence entre tempérants et intempérants, n'est pas très grande dans toute la

province, les amateurs de la dive bouteille ne sont en minorité que d'un dixième, à peu près.

Chez les femmes, en revanche, on constate une majorité de près de un tiers de prisonnières tempérantes. Mais c'est à Montréal, c'est-à-dire dans la ville de la province où l'on consomme le plus de boissons éni-vrantes, que la différence est le plus marquée.

On constate en effet que, à Montréal, dans la prison des hommes, 1,623 prisonniers étaient tempérants, et 1,000 intempérants. Dans la prison des femmes, 419 prisonnières étaient tempérantes et 210 intempérantes.

D'où il faut conclure, il me semble, que l'abus de l'alcool conduit moins de gens en prison que son usage modéré.

C'est incroyable, cela paraît absurde, mais la statistique le constate, et, en suivant le même raisonnement, il faudrait en arriver à dire que plus il y a de débits de boissons, moins il y a de chances d'avoir des prisonniers.

C'est très joli, la statistique.

Que si l'on examine l'influence du mariage sur les hôtes de la prison, on reconnaît que le mariage est salutaire aux hommes et nuisible aux femmes.

Prisonniers mariés, 978 ; Célibataires, 1645.

Femmes mariées, 383 ; Non mariées, 252.

A Québec, au contraire, où la même prison sert pour les hommes et les femmes, sur 320 détenus, 40 étaient tempérants et 280 intempérants.

Le mariage à Québec, n'est pas meilleur pour les femmes qu'à Montréal.

Sur 49 prisonnières, 26 étaient mariées et 23 avaient droit de fêter la Sainte-Catherine.

Les prisonniers québécois mariés sont en minorité : 86 contre 185.

Il faudrait donc conseiller aux hommes de se marier et aux femmes de rester filles, pour courir moins de risques d'aller en prison ; mais comment concilier les deux cas ?

Dans le district de Richelieu, le mariage a envoyé en prison, 95 hommes et 8 femmes, contre 94 célibataires et 4 filles.

Dans la Beauce on compte 5 hommes mariés et 1 célibataire. Une femme mariée et pas une seule fille, et, sur le tout, pas un intempérant !

Dans le district de Saint-Hyacinthe, 49 tempérants et 5 intempérants, 32 mariés, 22 non-mariés.

Dans Bedford, 30 mariés et 14 non-mariés.

La prison de Trois-Rivières avait reçu 249 prisonniers, 210 intempérants et 39 tempérants. Cela m'a l'air plus vraisemblable, 117 mariés contre 117 célibataires, exactement le même nombre. Parmi les femmes, 11 mariées et 4 filles.

A Montmagny, pas un ivrogne, tous tempérants, c'est à dire des gens qui ont commis de sang froid un délit qui les a conduits en prison. C'est à faire frémir ! 3 hommes mariés, 13 célibataires et une seule femme mariée !

Dans la prison du district du Saguenay, 4 prisonniers, tempérants et mariés tous les quatre ! !

A Joliette, 33 prisonniers, 22 tempérants, 11 intempérants, 18 mariés et 15 non mariés, mais, ô honte ! les 8 femmes qui sont logées dans la prison, sont toutes mariées, 6 d'entre elles sont intempérantes et 2 sont sobres.

Je ne vais pas plus loin, car je vous avoue n'avoir pas grand foi dans ces chiffres, si officiels qu'ils soient. Ils me paraissent avoir été placés dans les colonnes, très à la légère et souvent parce qu'on ne savait comment les remplir, mais on ferait bien d'y faire attention ; ces statistiques sont envoyées dans les autres pays et doivent nécessairement attirer l'attention des gens sérieux.

Quant au coût de chaque prisonnier, on dit que c'est dans le district du Saguenay qu'il s'élève le plus haut : à \$5.07½ par jour !

C'est bigrement cher ! !

Pour les hommes, c'est dans le district du Saguenay, qu'il est le plus bas : 40½ centins par jour.

Les femmes catholiques, à Montréal coûtent le moins cher : 28½ centins.

Mais, assez de chiffres. Chacun de mes lecteurs fera ses réflexions.

* * Vous connaissez l'histoire de Nicolas Flamel, ce personnage mystérieux dont on a raconté tant de choses étranges.

Ce Nicolas Flamel vivait dans la première moitié du quinzième siècle, c'était au début de sa carrière, un très modeste écrivain public qui tenait son échoppe près de l'église St-Jacques la Boucherie, à Paris. Le métier rapportait peu et lui suffisait à peine pour vivre, lui et sa femme Pernelle.

Le hasard, dit la légende, lui fit acheter le livre d'*Abraham Juif*, qu'il passa, disait-il, 24 ans à déchiffrer et lui livra enfin le prétendu secret de la transmutation des métaux et, mieux que ça, beaucoup mieux, le secret de ne pas mourir !

Et les événements semblèrent confirmer la chose, en ce qui regardait la question des métaux, car il devint très riche, sans cause connue, fonda 14 hospices, bâtit 27 chapelles et dota 7 églises, ce qui ne l'empêcha pas de mener grand train de vie.

Puis, dit toujours la légende, il fit semblant de mourir ainsi que Pernelle sa femme, et, devenus immortels, ils se seraient rendus aux Indes où des voyageurs—a beau mentir qui vient de loin—les auraient vus dans le siècle dernier.

L'histoire, qui n'accepte pas facilement les racontars de ce genre, s'est mise à fouiller la vie de ce farceur et a découvert que la source des richesses de Nicolas Flamel se trouva dans les rapports qu'il entretenait avec les Juifs, très persécutés alors, et dont un grand nombre mourraient dans l'exil. Dépositaire de leur fortune, il avait ainsi sous la main une pierre philosophale d'un genre tout particulier et n'avait qu'à s'en servir ou, pour parler plus exactement, qu'à se servir.

Flamel n'était qu'un vulgaire filou.

Cependant la pierre philosophale, la vraie, l'art de faire de l'or, qui a fait veiller et pâlir tant d'alchimistes, le secret du grand œuvre, comme on disait autrefois, devait être découverte et c'est notre fin de siècle qui vient d'être témoin de cette trouvaille.

* * Je vous ai déjà parlé, je crois, d'un nouveau métal, l'*argentaurum*, qu'a découvert ou plutôt que fabrique un chimiste américain très connu, le docteur Emmens.

On a d'abord beaucoup plaisanté à propos de cette découverte de la pierre philosophale, puis on a prêté une certaine attention aux travaux du savant, et enfin on en est arrivé à admettre qu'il pouvait y avoir du vrai dans cette affaire.

Le Dr Emmens prend de l'or et de l'argent, plus d'argent que d'or, manipule, pétrit les deux corps d'une manière spéciale et produit l'*argentaurum*, qui a l'apparence et les propriétés physiques de l'or. Il est capable, affirmait-il, il y a trois mois, de supporter avec succès, comme or, les essais de tous les établissements monétaires du monde.

L'affirmation semblait hardie.

Dans une lettre qu'il vient d'adresser au savant anglais, Williams Crookes, M. Emmens dit qu'il ne poursuit pas la fabrication de l'*argentaurum* dans un seul but scientifique, bien qu'il soit un produit de la science, mais aussi dans l'intention d'en retirer des bénéfices.

"Je ne veux pas assurer, dit-il, que le métal obtenu par moi et produit dans notre laboratoire à des conditions d'économie plus avantageuses, soit réellement de l'or. Pour moi, cependant, je me plais à le regarder comme tel, mais je me garde bien de vouloir faire partager aux autres mon opinion. Tout ce qui importait aux membres de l'*Argentaurum Syndicate*, c'était de savoir que la Monnaie des Etats-Unis achèterait au prix de l'or leur métal, quel qu'il pût être. Or, la Monnaie leur a déjà acheté trois lingots, et nous sommes en train d'en préparer le quatrième."

Et plus loin il ajoute : "Lorsque ma machine de force, maintenant presque finie, sera en état de fonctionner, elle nous permettra de produire aisément des pressions de huit cents tonnes par pouce carré et de réaliser de véritables merveilles. Je ne doute pas que la production en or de l'*argentaurum* ne soit portée jusqu'à 50,000 onces par mois, d'ici à un an."

Voyons, voyons, n'est-il pas vrai, mes amis, que l'on croit rêver en lisant ces lignes ? Et cependant, rien n'est plus exact, rien n'est plus rigoureusement vrai. Et quand on songe aux bénéfices fabuleux que va rapporter cette découverte !

. Les procédés du Dr Emmens ne sont pas connus, on n'en sait que ce qu'il a bien voulu donner au public, mais dans une autre lettre le savant américain parle de l'intervention, pour la préparation de l'argenture, de l'action des rayons du soleil.

C'est à croire qu'il est parvenu à emmagasiner et à solidifier la lumière.

Et à ce propos, la *Nature* dit qu'il y a trente ans, un chimiste français, M. Tiffereau, avait réussi, dans trois expériences exécutées à Gradalaja et à Colina (Mexique) à produire de l'or en traitant par l'acide azotique exposé à l'action solaire, de la limaille d'argent du pays, mélangée avec de la limaille de cuivre, dans la proportion adoptée par la Monnaie pour les dollars.

M. Tiffereau, revenu en France, chercha vainement à reproduire cette transformation ; mais les conditions n'étaient plus les mêmes et ses affirmations répétées n'eurent d'autre résultat que de le faire passer pour un halluciné aux yeux de ceux qui ne le connaissaient pas.

Il est impossible de ne pas être frappé des grandes ressemblances qui existent entre son procédé et celui du Dr Emmens, qui a eu, du reste, la bonne grâce de le reconnaître et, le 6 juillet dernier, il écrivait à M. Tiffereau, en lui signalant sa découverte :

— « Cela vous rappellera votre propre expérience et vous donnera la satisfaction de constater que vous êtes engagé dans la bonne voie. »

On voit tant de choses étonnantes de nos jours, que le mieux à faire est de ne plus s'étonner de rien.

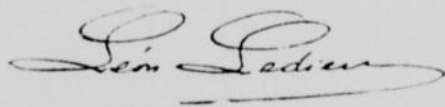
. Une religieuse centenaire !

Une Ursuline, née en Artois, va bientôt avoir cent ans.

On va célébrer, dit un journal d'Arras, dans quelques mois, au couvent des Ursulines de Boulogne-sur-mer, le centenaire d'une des religieuses de cette institution. La sœur Sainte-Marie-Louise est née à Hermelinghen (Pas-de-Calais) au mois de mars 1798 et n'a pas quitté le couvent depuis plus de quatre-vingts ans. Quatre-vingts ans !

Des générations se sont succédées depuis qu'elle a franchi les portes du monastère pour se donner à Dieu, deux empires, trois royautes et deux républiques ont passé, mais pour la bonne et vénérable religieuse rien n'a changé, tout a été immuable dans la vie calme et réglée du couvent.

Que Dieu bénisse le centenaire de Sœur Sainte-Marie-Louise !



LETTRE AUX ENFANTS PAUVRES

Mes bien aimés, c'est un beau titre, que vous portez ! Et c'est si vrai que le bon Dieu, lorsqu'il était sur terre, ne s'arrêtait qu'aux petits enfants, n'aimait que les pauvres.

Oh ! pourquoi faut-il que les hommes en général, les riches surtout, soient si durs, à quelque rang, à quelque classe qu'ils appartiennent ?...

Je vous disais, mes tout chéris, il y a quelques semaines, que nos grands amis de la *Presse*, un des journaux canadiens les plus répandus, ne s'inquiétant pas de l'esprit égoïste et rétrograde—en ces sentiments—de notre siècle, voulaient que tous, tous, entendez-vous ? de n'importe quelle race, de n'importe quelle religion, vous eussiez, au jour de l'an prochain, vos étrennes.

Nous devons leur être bien reconnaissants de cette

immense charité ! Vous, petits bien aimés, du plaisir, du bonheur qu'ils vous ont procurés déjà, qu'ils vous procureront encore ; nous, les grands, de nous associer à leur œuvre noblement douce, dans la mesure de nos moyens.

Il doit y avoir, certes, bien des traits des plus touchants dans les lettres que les rédacteurs ont reçues, leur apportant l'obole du pauvre, de la veuve : car les pauvres, voyez-vous, mes petits enfants, ont des cœurs d'or !

Mais, jugez de mon émotion, de ma joie, de mon bonheur, en recevant un de ces jours une lettre que, dans le plus grand secret, je vais vous transcrire : n'en dites rien, mes petits anges ; on m'en voudrait, je suis sûr !...—Mais non : une personne aussi bonne, jamais ne pourra garder rancune d'une petite indiscretion ?...

Avec mes compagnons d'armes, je répète : « Fais ce que dois, adieu que pourra ! »—Et je commence... mon indiscretion :

... septembre 1897.

A M. Firmin Picard.

Monsieur.—Décidément toutes les émotions les plus vives et même les plus douces me doivent être *voiturées* par votre journal.

Moi qui n'ai jamais été assez riche pour me payer cette joie incomparable du sourire reconnaissant d'un petit pauvre, j'ai eu peine à en croire mes yeux (peu habitués à ces découvertes) en lisant dans la liste des numéros gagnants du mois dernier le numéro...

O ma bonne étoile ! un dollar à moi, bien à moi—que je puis ajouter aux fonds d'étrennes pour les petits pauvres !

Veillez être mon interprète et joindre au trésor de la *Presse* cette obole.

Il est vrai de dire que le bonheur qui nous arrive fait toujours plus vivement sentir celui qui nous manque : me voici toute triste d'avoir manqué le *gros lot* et je rêve, malgré moi, avec mélancolie, à un régime de poupées et à une montagne de bonbons dont il eût pu être le prix.

Merci, monsieur ; veuillez, etc.

GEORGINE B.

Me remercier, mes petits amours, de me donner la joie de porter à la *Presse* ce billet d'un dollar, devant servir à amener le sourire de félicité sur plus d'une de vos bouches mignonnes !... Quand c'est moi qui ai le cœur plein de gratitude d'une telle confiance, d'un tel honneur !

Je n'oserais jamais vous dire, mes petits enfants, que cette magnifique offrande vous vient d'une des plumes les plus suaves de notre belle province : s j'avais l'audace de vous dire cela, je crois bien que... je m'en voudrais, votre gracieuse bienfaitrice ne pouvant éprouver de tels sentiments !

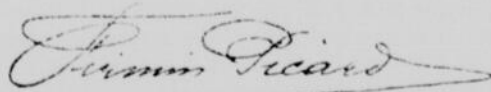
Que je voudrais donc, moi aussi, être riche encore ! J'étais si heureux alors de pouvoir faire des heureux !...

Si je vous ai rapporté ce trait exquis, mes petits chéris, c'est... pour que d'autres en profitent.

Et aussi afin que, dans vos petits cœurs reconnaissants, vous disiez : « Mon Dieu, protégez, bénissez nos bienfaiteurs, nos amis, veillez sur tous ceux qui nous aiment ! »

Pour moi, mes petits Bien Aimés, n'ayant que cela, je vous envoie du fond du cœur, par notre journal des Familles, un doux baiser à chacun de vous, et serai toujours

Votre serviteur et ami



PENSÉES AUTOMNALES

Un quart de siècle—et quelques années de plus—s'est appesanti sur ma tête, et déjà nombreux sont mes amis disparus pour toujours dans le gouffre de l'éternité.

Pourtant, à la plupart d'entre eux le présent et l'avenir souriaient.

Les uns, célibataires, voguaient à pleine voile sur la mer des plaisirs : les autres, mariés, goûtaient paisi-

blement les joies de la famille, montrant avec orgueil des rejetons qui leur donnaient de belles espérances.

Tous occupaient de bonnes positions et ne demandaient qu'à vivre.

Pourquoi Dieu les a-t-il frappés alors qu'il épargnait ceux qui bataillaient avec la misère ? Le Maître Suprême a ses secrets, et il nous est impossible de les surprendre.

.

Lorsque je songe à cela, il me faut inévitablement choir dans un abîme de mélancolie.

La mort se présente à mes yeux sous ses faces les plus repoussantes comme les plus charmeuses ; je l'observe, je l'étudie, je la tourne et la retourne pour me bien familiariser avec elle.

Et je m'aperçois qu'elle m'attire et qu'elle me fait peur. Voici comment : La mort ne m'effraie pas pour moi-même, elle m'effraie pour les autres. Je voudrais la voir m'enlever, et je déplore la perte de ceux qu'elle fait disparaître.

Ce sentiment complexe est fait de pitié, de lassitude et de découragement peut-être : De pitié, parce que je pense au vide que crée dans les familles le départ des êtres qui étaient nécessaires ; de lassitude et de découragement, parce que je vous dis que, ne pouvant atteindre le modeste but que je me suis proposé, il vaut bien mieux en finir avec cette existence que je hais dans ces conditions.

Dans ces moments, il me faut appeler à mon secours la religion de mes pères et la philosophie du jour pour me convaincre que la dernière partie de mon sentiment n'est pas d'un brave, puisque le serviteur de Dieu ne doit pas désirer sa fin pour de semblables raisons, puisque l'homme honnête et courageux doit remplir son devoir, si humble qu'il soit.

.

La mort fauche à droite et à gauche sans discernement, c'est vrai. L'implacable moissonneuse fait sa trouée parmi les humains sans relâche—c'est son devoir. Pleurons ceux qui succombent, mais ne désirons pas leur sort. Remplissons notre tâche, attendant, sans la désirer, l'heure de la délivrance.

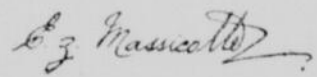
La mort doit être la récompense des bons travailleurs ici-bas. Faisons notre possible pour la bien mériter.

Chose certaine, méritant ou non, elle viendra un jour ou l'autre s'asseoir à mon chevet.

Je l'attends sans crainte. Mais, si elle n'était ni sourde, ni aveugle, ni insensible, je lui dirais ceci :

« O déesse ! il me répugne de mourir lentement, que ce soit vite fait.

« O déesse ! je ne veux pas mourir alors que la terre est enveloppée de frimas ; je préférerais que tu viennes me chercher par un long jour d'été, avec son soleil resplendissant, son atmosphère douce et parfumée, remplie de chants joyeux, de battements d'ailes, de frissons d'amour. Il me semble qu'alors je plierais bagage presque gaiement, en songeant que là-haut la scène est encore plus belle et que mon corps ira reposer dans un petit coin de terre que l'on recouvrira des fleurs que j'ai tant aimées durant ma vie. »



LA VILLE DE PESCHAWAR

(Voir gravure)

Sur les frontières de l'Afghanistan, dans les Indes Anglaises, se trouve la ville de Peschawar—que nos confrères ont défigurée en Peshaver—. Cette ville est au nord de l'Inde Anglaise, et compte près de quatre-vingt-mille habitants.

Les Anglais la croyaient à l'abri de toute tentative de ses ennemis : mais le jeudi, 30 septembre dernier, un fort parti de fanatiques musulmans venait livrer combat à cinq milles à peine de Peschawar, quand on les pensait bien loin dans les montagnes.

Nous reproduisons une vue de cette ville.

SUR LA MORT DE VERLAINE

*Tu l'as laissé mourir en le laissant trop vieux,
Et, peut-être, es-tu mieux relégué dans la mort...
Car tu fis de ta vie un rêve qui délire
De la réalité qu'empoisonne un remord.*

*Ton amour infidèle a cherché la souffrance
Et tu semblais l'aimer plus que ton rêve vain ;
Mais tu noyas ton cœur dans la désespérance
Cherchant le repentir dans l'absinthe et le vin.*

*Un jour, que tu pleurais ton exil en ce monde,
Tu rentras dans un cloître où tout réçât en toi.
Tu laissas ton cœur fou chanter la plaie immonde,
Et tu joignis tes mains pour ressaisir ta foi.*

*Ta prière fut noble et pieux ton visage,
Quand tu rêvais l'instant qui te clôturait les yeux,
Toi qui croyais ton rêve un magique présage
Te tendre ses bras blancs pour l'emporter aux cieux...*

Henry Segardius.

UN MASSACRE AUX INDES

Au moment où la nouvelle insurrection d'une partie des Indes préoccupe vivement l'attention publique, on ne lira pas sans intérêt le journal qu'une dame anglaise, Mme Hornsteet, a publié lors de la révolte des cipayes en 1857 et qui contient l'épouvantable récit des massacres où périrent à cette époque un grand nombre des colons anglais. Après avoir abandonné ses propriétés saccagées, avec ses deux enfants, son mari ayant été tué, et après avoir traversé mille dangers, la malheureuse femme put atteindre la ville de Cawnpore défendue par le général anglais Wheler. Malheureusement, ce dernier dut capituler, mais il obtint la vie sauve pour ses compatriotes. Ceux-ci devaient s'embarquer sur le Gange, dans des bateaux qui les mèneraient jusqu'à la côte. Mme Hornsteet se croyait sauvée. Le récit qui va suivre montrera à quels supplices l'infortunée mère était destinée :

A un signal donné, les bateaux s'ébranlèrent et se dirigèrent vers le milieu du fleuve, afin de s'abandonner au courant. Je remerciai Dieu avec ferveur ; je me voyais déjà rendue à Allahabad, à Benarès, à Calcutta.

Tout à coup, une violente explosion, suivie de plusieurs coups de fusil, retentit du côté de l'hôpital ; les cipayes et le peuple s'agitent tumultueusement et poussent des clameurs furieuses, et les mots de : " Trahison ! " et de : " Mort aux traites ! " arrivent à mon oreille. Je frémis, je comprends que nous sommes perdus ; cependant, nous nous éloignons toujours du rivage, et le courant commence à se faire sentir... Mais, soudain, une pluie de fer arrête notre embarcation et la coupe par son travers, et des détonations d'artillerie se succèdent sur la rive opposée. La flottille est foudroyée ; la mitraille déchire, mutile, tue la plupart de nos compagnes ; Ellen et moi, nous nous réunissons dans une mutuelle étreinte, et nous tenons Will serré entre nous deux ; je cherche à découvrir un moyen de salut malgré la fumée de la poudre qui m'aveugle ; je sens le fond du bateau qui manque sous nos pieds... Ma fille m'en avertit ; nous nous serrons encore plus étroitement l'une contre l'autre, et nous coulons bas, nous nous noyons dans le sang qui rougit le fleuve... Ah ! j'en ai bu du sang, ce jour-là, et plutôt au ciel que je fusse morte en le buvant ! Le goût m'en est resté, et quand ce goût me revient, le souvenir de cette scène affreuse me revient aussi. Cependant, malgré les nuages de fumée, nuages sillonnés d'éclairs, roulant à la surface du fleuve, venant se condenser autour de nous et nous suffoquant, je ne perdais pas la tête et je cherchais à improviser un moyen de sauvetage. La quille brisée d'un bateau chaviré flottait à ma portée ; je l'aperçus ; je dis à ma fille de me retenir près d'elle de toutes ses forces, et, détachant mon bras droit de sa taille, je saisis cette quille de bateau ; je la saisis d'une main que l'énergie du désespoir rendait toute-puissante ; je l'attirai à moi, et Ellen put s'y cramponner à deux mains, tandis que

Will, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, se tenait suspendu au cou de sa sœur... Tout cela se fit en moins de temps que je n'en mets à le raconter et presque aussitôt je sentis que je reprenais pied sur le lit du fleuve.

Un instant après, nous étions sur la grève.

Vous connaissez l'horrible drame qui se jouait alors ; les cipayes, jaloux, en quelque sorte, des succès de la mitraille, fusillaient à leur tour les hommes et les femmes que le Gange tardait trop à engloutir ; des cavaliers, des *sowars*, entraient à cheval dans l'eau et sabraient le contingent des bateaux encore intacts que les patrons hindous, au lieu de fuir, ramenaient au rivage... Tous les soldats anglais, entassés dans quinze de ces bateaux, moururent de cette horrible mort, et ceux qui parvinrent à mettre pied à terre tombèrent immédiatement criblés de balles. Un seul homme, dit-on, échappa à cette boucherie, et, depuis lors, il est fou. Le général Wheler eut d'abord la chance de fuir, mais il fut repris le lendemain, et vous savez comment il est mort. Vous connaissez aussi la fin épouvantable d'une de ses filles.

Ce n'était pas tout encore. Bien des femmes, bien des mères, ainsi que moi, avaient pu sortir du fleuve, peu profond sur ses bords, et nous nous tenions massées devant l'embarcadere, remplissant l'air de nos cris et implorant la miséricorde divine, lorsque les cipayes et la populace, en proie de nouveau à un paroxysme de fureur, se ruèrent sur nous. Dès lors, le massacre ne devait plus cesser que fautes de victimes ; deux ou trois fois des forcés nous poursuivirent, Ellen, Will et moi, et nous ne leur échappâmes que parce que d'autres malheureuses se trouvèrent à portée de leur cimeterre. Je pris instinctivement le parti de me coucher à plat ventre sur le sable ; mes enfants firent comme moi, et nous attendîmes le coup fatal dans une immobilité complète ; je pensai alors au pauvre bandmaster et à sa famille, que je n'avais pas revu depuis la veille ; les crocodiles du Gange commençaient déjà, sans doute, à les dévorer...

Pendant que le carnage continuait, je voulais tenir mes yeux fermés, mais je les ouvrais malgré moi, j'entrevois toujours quelque nouveau détail de cette hécatombe humaine. Tantôt un cipaye poussait un cri de triomphe lorsque, d'un premier coup de crosse de fusil, il brisait un crâne et en faisait jaillir au loin la cervelle ; tantôt un wampouri, un de ces soldats musulmans dont la férocité est proverbiale, choisissait sa proie, et, manœuvrant son cimeterre comme une hache, s'efforçait de la couper en deux par le milieu du corps, afin qu'elle tardât plus longtemps à rendre le dernier soupir ; là, des *rascals*, aussi avides de butin qu'altérés de sang, ne poignardaient que celles qui leur paraissaient être riches et leur enlevaient leurs bijoux ; ici, les bourreaux ne s'attaquaient plus qu'aux jeunes femmes. L'assassinat des enfants n'était qu'un hors-d'œuvre ; on les fendait en deux d'un coup de sabre ou on les embrochait à la baïonnette, et d'aucuns, saisissant par les pieds ces pauvres petites créatures, faisaient parade de leur vigueur et luttaient à qui les lancerait au plus loin, soit dans le fleuve, soit sur la terre. Chaque fois que cet horrible jeu recommençait, je risquais d'étouffer mon fils, car je me tenais couchée par-dessus lui comme une poule sur ses poussins.

Je me sens inondée d'une sueur froide en me rappelant tant d'horreurs, mais de tous ces souvenirs, le plus affreux est celui que j'ai conservé d'une troupe d'enfants bengalis qui, tandis que leurs grands-parents accomplissaient l'œuvre de destruction, ramassèrent des mains, des bras, des pieds, des jambes et des têtes, et se livrèrent une bataille pour rire avec ces dépouilles, de même que nos jeunes garçons d'Europe se bombardent avec des boules de neige. Depuis que je suis à Paris, on m'a montré une gravure grossière, publiée par un de vos journaux illustrés et représentant le premier massacre de Cawnpore ; je la trouve froide.

Oui, je l'affirme, pas un être n'aurait échappé à la mort, sans l'intervention du plus puissant des chefs de la révolte : de Nana-Sahib. Suivi d'un brillant état-major, il arriva au galop au milieu de l'arène, et un signe de sa main suffit pour faire rentrer les sabres dans leurs fourreaux et les poignards dans leurs gaines.

Il donna des ordres aux *ressaldars* (officiers de rajahs) qui l'entouraient, et, presque aussitôt, je me relevai en bénissant la providence, car j'entendais bruire à mes oreilles des mots qui ranimaient encore une fois mes espérances. On nous disait de marcher et d'entrer dans la ville, et on nous promettait un abri, des vêtements et des vivres.

Ce fut ainsi qu'au nombre de cent huit ou de cent quinze personnes, femmes et enfants, nous échappâmes à une mort imminente ; on nous renferma dans l'*assembly room* (maison d'assemblée ou cercle d'officiers, je crois) ; on nous y installa presque confortablement, et on nous défendit, sous les peines les plus sévères, d'entretenir aucune communication au dehors.

C'était la première fois que je voyais Nana-Sahib, ce fut aussi la dernière ; mais jamais je n'oublierai sa physionomie, quoiqu'elle n'ait cependant rien de remarquable, et, dût-on m'accuser d'égoïsme, j'avouerai que j'éprouve pour lui un sentiment de reconnaissance plutôt que de le mépriser, de le haïr et de le maudire ; n'est-ce pas à lui seul que nous avons dû la vie ce jour-là, ma fille, mon fils et moi ?...

N'ayant vu Nana-Sahib qu'à cheval, je ne puis dire si sa taille est élevée et majestueuse ; il m'a paru âgé de vingt-huit à trente ans ; sa figure est très grasse, et son teint à peine aussi bistré que celui d'un Espagnol ; son regard mobile et plein de feu m'a frappée ; bref, je suis très loin de lui trouver une physionomie sinistre ou féline. J'ai entendu dire que son pouvoir sur les cipayes révoltés n'est pas incontestable, et que ses volontés ne sont pas toujours respectées. Le terrible événement de ce jour n'en serait pas une preuve. On croit et on affirme, en Europe, qu'il a violé la capitulation conclue avec le général Wheler ; on se trompe ; nous avons été victimes d'une méprise et non d'un parjure. Cela m'a été répété bien des fois pendant les quinze jours que je passai à Cawnpore, prisonnière du Nara.

Il paraîtrait que le Nara avait reçu avis de l'arrivée du général Havelock, qu'on disait être campé à douze milles de Cawnpore, tandis qu'il en était encore très éloigné ; c'est pourquoi il se hâta d'accepter les propositions de Wheler, afin de porter un coup terrible à l'orgueil de l'armée anglaise par cette capitulation.

Eh bien ! pendant que nos bateaux quittaient le rivage du Gange, un petit dépôt de poudre, oublié dans un des postes de l'hôpital, prit feu on ne sait comment, et quelques fusils chargés qui se trouvaient là éclatèrent dans l'incendie. Les Hindous, terrifiés par cette explosion, s'imaginèrent entendre la canonnade d'Havelock, et supposèrent que quelques soldats de Wheler, restés exprès en arrière dans les retranchements, profitaient du voisinage de l'armée anglaise pour violer la capitulation. De là l'ordre envoyé aux batteries de la rive gauche de foudroyer la flottille partant pour Allahabad ; de là l'exaspération des cipayes et de la populace ; de là le massacre que Nara fit cesser dès qu'il eut reconnu cette fausse alerte.

On nous traita assez humainement pendant notre captivité. De nombreux domestiques des deux sexes étaient à nos ordres ; chaque jour, matin et soir, les malades recevaient la visite des *monkeys*, des médecins indigènes ; bref, notre existence eût été relativement supportable, sans les inquiétudes du présent et de l'avenir, et sans le deuil de la plupart d'entre nous. Will, insouciant comme on l'est à son âge, ne manquait pas de compagnons de jeux. Ellen se tenait à l'écart, toujours sombre et rêveuse ; moi, j'écoutais les plaintes de toutes les mères, de même qu'elles écoutaient les miennes. Notre seule consolation était d'entendre nos enfants remplir du bruit de leurs cris et de leurs rires la cour étroite de notre prison, l'affreuse cour du puits...

Malgré la surveillance la plus sévère et les ordres les plus menaçants, quelques dames, des veuves d'officiers ou d'employés supérieurs, continuaient à entretenir des relations au dehors ; des affidés venaient dans la rue à une heure convenue, envoyaient, par-dessus la muraille, une missive attachée à un caillou et recevaient une réponse par le même chemin. Ces dames se croyaient ainsi au courant des nouvelles de

la province Elles nous disaient que Reynaud, Neill, Havelock, s'approchaient à marches forcées de Cawnpore, et que l'heure de la vengeance et de la délivrance ne tarderait pas à sonner.

Le manège de ces dames m'inquiétait. Je révoquais en doute l'exactitude des rapports de leurs espions, d'après lesquels l'armée anglaise ne cessait de remporter des victoires ; et cependant je ne pouvais m'empêcher d'accueillir avec joie la formule de bonsoir qu'elles ne manquaient jamais d'employer quand nous nous mettions au lit :

— Demain, disaient-elles, demain matin nous serons réveillées par le chant des cornemuses highlandaises...

Et nous nous endormions avec cette espérance pour oreiller.

On nous annonça, un jour, que le Nana présiderait désormais son Conseil de guerre dans une des salles du bâtiment que nous habitions. J'engageai mes compagnes à re-touber de prudence, et je m'efforçai à leur faire comprendre que, malgré l'intention hautement manifestée par le Nana de nous garder en otage jusqu'à la conclusion de la paix, il pourrait bien, dans un moment de colère et pour nous punir d'avoir transgressé ses ordres, nous livrer à ses soldats...

Plusieurs prisonnières moururent, soit de maladie, soit par suite de blessures ou de misère. On nous adjoignit aussi de nouvelles compagnes, surprises en descendant le Gange, et dont les maris, les pères, les frères ou les protecteurs avaient été massacrés. Je fis un recensement le 13 juillet, et je trouvai, dans la prison, un total de cent quatre-vingt-dix-sept personnes, femmes et enfants.

Le 13 juillet, des transports de joie éclatèrent parmi nous. Un papier, lancé par dessus la muraille, apportait la nouvelle que l'armée de Nana-Sahib avait été taillée en pièces par le général Havelock, auprès de Kulempore, et que le Nana se préparait à évacuer la ville. En effet, un tumulte confus grondait au loin, tantôt s'affaiblissant, tantôt redoublant d'intensité. Nous écoutions, massées silencieusement au milieu de la cour, et, à mesure que le tumulte grandissait, grandissaient aussi nos espérances. Oui, nous ne pouvions plus en douter : le canon tonnait du côté de Korta ; l'agitation de la cité arrivait à son comble ; des chariots roulaient précipitamment dans les rues voisines, et les sonneries des trompettes se mêlaient aux cris du peuple qui s'ameutait devant la porte du Conseil de guerre.

En ce moment, un halvidar, suivi de plusieurs soldats, parut sous le porche du bâtiment, appela par leur nom quatre prisonnières, les mêmes qui avaient entretenu des correspondances au dehors, et leur ordonna de se rendre immédiatement devant le Nana. Ces dames, loin de s'alarmer, s'imaginèrent que Nana-Sahib voulait les expédier en parlementaires au général Havelock, de même qu'il avait déjà envoyé mistress Jardine au général Wheler pendant le siège de l'hôpital. Leur optimisme m'affligeait. Il va sans dire qu'elle ne reparurent plus... Pendant ce temps-là, la populace, refoulée de l'entrée du Conseil, s'accumulait devant la grande porte cochère de notre cour communiquant avec la rue, et se disposait à l'enfoncer. Les madriers en bois de teck et les solides ferrures de cette porte résistèrent, mais le danger qui nous menaçait ne fit que s'accroître.

On délibérait encore sur notre sort au Conseil de guerre, et la population, impatientée, prononçait déjà notre arrêt de mort ! Les correspondances de nos compagnes avaient été interceptées ; on leur attribuait les causes du désastres de Kulempore ; nous devions donc être sacrifiées ; nous le comprenions ; nous regardions avec terreur la porte qui cédait peu à peu sous les efforts de la multitude, et, nous pressant les unes contre les autres comme un troupeau de brebis égarées, nous abandonnâmes la cour et cherchâmes à pénétrer dans les bâtiments. Mais l'halvidar, en partant avec les accusées, avait fermé la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée. Nous nous entassâmes alors dans la véranda, et, instinctivement, nous gardâmes un silence profond. Chaque mère, ainsi que moi, retenait ses enfants près d'elle et, les yeux levés au ciel, attendait.

Tout à coup, la lame d'un cimeterre miroite pardessus la muraille d'enceinte ; un turban blanc paraît et, sous ce turban, la face bronzée d'un wampouri ; la foule, au dehors, applaudit à son agilité ; d'un bond de chat sauvage, il vient tomber à nos pieds, saisit à la gorge la première femme qui se trouve à sa portée et lui plonge son sabre dans la poitrine.

...C'est ainsi que commença la seconde boucherie de Cawnpore. La populace ne chercha plus à enfoncer la porte de la cour ; d'autres wampouris escaladèrent les murs, puis vinrent encore des cipayes et encore des *rascals*, et bientôt l'abattoir fut inondé de sang !...

Surexcitez votre imagination évoquez les situations les plus terribles, les plus infernales ; assistez, par la puissance de la pensée, aux efforts de toutes ces femmes qui ne luttent plus pour sauver leur vie, mais pour défendre leur honneur ; voyez quelques-unes d'entre elles qui se traînent à demi mortes, trempent leurs doigts dans le sang et tracent, sur la muraille, ces mots : " Vengez-nous ! souvenez-vous de nous ! " Ecoutez, dans un ensemble, les clameurs des assassins, les supplications et les malédictions des victimes, leurs cris de douleur sous le tranchant du fer et les râles de celles qui expirent ; rêvez une mare de sang où tremperaient des cadavres, des tronçons de corps humains, et des morceaux de chairs pantelantes, et vous n'aurez encore qu'une idée bien incomplète de cet épouvantable intermède de l'insurrection hindoue !

Mais je ne dois parler ici que de mes enfants, et j'hésite... Oh ! plutôt au ciel qu'en les perdant j'eusse aussi perdu la mémoire !... A mesure que les assaillants frappaient sans relâche, Ellen, Will et moi, nous nous abritions derrière les femmes qui demeuraient encore debout ou agenouillées, et, d'arrêt en arrêt, nous allâmes nous acculer dans un angle de la cour, au bas de la véranda.

Fuir plus loin, c'était désormais impossible ! Je faisais face aux assassins ; Ellen leur tournait le dos, et Will disparaissait entre nous deux ; un jeune soldat en képi et en veste rouge (je le reconnaîtrai si je le voyais aujourd'hui) saisit Ellen par ses longs cheveux qui flottaient sur son dos et l'attira vers lui ; elle résistait, ou, plutôt, c'était moi qui, douée d'une force herculéenne, la force d'une mère au désespoir, la retenais entre mes bras ; le soldat comprit d'où venait la résistance, et il la fit cesser d'un coup de sabre... C'est pourquoi vous voyez, au-dessus de mes poignets, ces deux grandes cicatrices qui ressemblent à des bracelets... A partir de ce moment, je ne vis plus ma fille... Non, non, il faut tout dire : je la suivis des yeux, et je la vis se débattre et se tordre sous les étreintes de son bourreau. L'infâme ! il la déshonora avant de l'égorger...

Presque aussitôt un wampouri m'enleva mon fils, et je m'affaissai ; je tombai au pied de la muraille, car mes forces s'en allaient avec mon sang, mes yeux se couvraient d'un voile et un bruit de cloche tintait à mes oreilles ; cependant, je revins à moi ; j'ouvri encore les yeux, je regardai, j'écoutai. Des cris aigus qui dominaient le tumulte me firent tressaillir, et je voulus m'élançer vers la grande, porte sur le bois de laquelle mon fils venait d'être cloué à l'aide d'une baïonnette qui lui transperçait le ventre... Mais je retombai dans le sang ; j'étais blessée à mort, j'étais morte... Non, je n'étais pas morte encore ; car je sentais un horrible cauchemar peser sur ma poitrine.

Je ne sais combien d'heures s'écoulèrent jusqu'au moment où, revenant à la vie, je m'aperçus que la cour était remplie de soldats anglais. On allait me déposer sur un brancard et m'emporter avec les autres mortes, lorsque j'ouvris les yeux ; je crus sortir d'un rêve ; ma première pensée fut pour mes enfants, et, galvanisée en quelque sorte par l'espoir de les retrouver, je me mis à marcher et à courir en les appelant à haute voix. J'étais folle. Bientôt je m'arrêtai derrière un groupe d'highlanders rangés en cercle au bas de la véranda. Ces braves gardaient le silence, et, la tête penché en avant, contemplaient attentivement une chose que je ne pouvais voir ; je pénétrai au milieu d'eux et je regardai. Horreur ! le puits qui nous fournissait l'eau pendant notre captivité, les insurgés en avaient fait un charnier, et cette eau changée

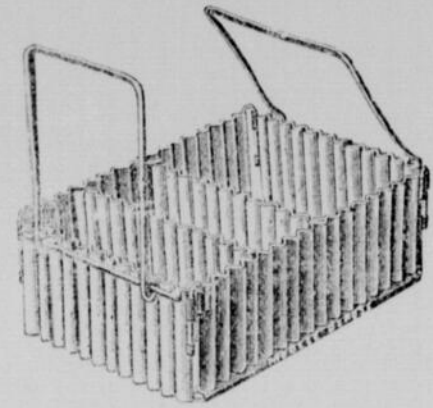
en sang, montait jusqu'à la margelle, et laissait entrevoir, sous sa demi-transparence, les mates blanches des cadavres, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Les enfants étaient là !... — Mme HORNSTEET.

NOUVELLE INVENTION

UN PANIER-LAVEUR PLIANT

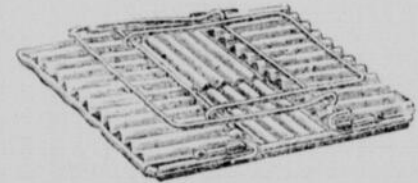
Encore un accessoire de photographie ingénieux. Beaucoup d'amateurs possèdent plusieurs appareils et se trouvent dans l'obligation d'avoir autant de cuves de lavage qu'ils ont de formats divers.

Le "Multiple" — dont le nom est tout un programme — peut au contraire recevoir des clichés de



LE PANIER OUVERT

toutes grandeurs, depuis le 4x4 jusqu'au 18x24. Construit en zinc, avec des parois en cuivre poli, il peut se replier sous un très petit volume ; en voyage, il tiendra bien peu de place dans la valise, et, au besoin, on pourra le placer dans sa poche, pour peu que le tailleur l'ait faite un peu large. Veut-on s'en servir ? On relève les parois, auxquelles on donne l'immobilité et la rigidité nécessaires, en fixant un petit encoche à chaque angle. Deux séparations mobi-



LE PANIER PLIÉ

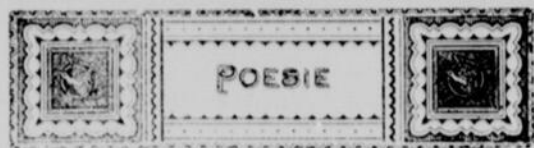
les ayant l'une, sa cannelure en creux, l'autre, en relief, peuvent se déplacer de demi-centimètres en demi-centimètres, permettant ainsi d'utiliser ce panier-laveur pour tous les formats intermédiaires entre le 4x4 et le 18x24.

On trouve le "Multiple", dont le prix est de 3 fr., chez M. Target, 26, rue Saint-Gilles, à Paris.

CONSEILS PRATIQUES

L'opignon est l'aliment par excellence dans les cas de prostration nerveuse et il n'est rien qui donne plus vite du ton à un organisme fatigué. Il est bon contre le toux, le rhume, la grippe, la tuberculose, l'insomnie, le scorbut, la gravelle, les maladies du foie et des reins ; enfin il éclaircit le teint.

Les panaris — Le panaris occasionne des douleurs atroces qui ne laissent jamais un instant de calme. Voici un précieux adjuvant contre ces douleurs : Prenez de la pariétaire (plante émoullente qui croît sur les murailles), hachez-la mince, mêlez-la avec une quantité proportionnée d'axonge (graisse fondue des animaux, particulièrement du porc). Enveloppez le tout de plusieurs papiers superposés, placez ensuite dans des cercles chaudes qui, sans être assez brûlantes pour gâcher le papier, aient néanmoins une chaleur suffisante à fin de cuire la pariétaire et de la bien incorporer avec l'axonge. Etendez ensuite cet onguent sur du papier brouillard, enveloppez la partie malade et renouvelez le pansement deux fois par jour en ayant soin de mettre une épaisseur suffisante d'onguent.



LE TOMBEAU DE MÈRE

(Dialogue)

DOLOR

*Petite sœur, je veux embrasser mère !
Eveille-là, dis-lui que je l'attends ;
Sœur, dis aussi que j'aime bien grand'mère,
Mais qu'en mon cœur sans cesse je l'entends :
Je veux embrasser mère !*

RÉGÈNE

*Mère, reviens, petit Dolor est là !
Mère, croi-moi, ton Dolor est bien sage,
Laisse la tombe et dis-lui : " Me voilà !"
N'entends-tu pas du chéri le ramage ?
Petit Dolor est là !*

*O Créateur, redonne-lui la vie ;
De cet enfant accueille les douleurs,
Ne crois-tu pas ta vengeance assourie,
Lorsque ses yeux sont noyés par les pleurs ?
Redonne-lui la vie.*

*Mon frère aimé, demande au doux Jésus,
Mère viendra, si le Sauveur l'accorde,
Toi, tu ne peux éprouver un refus,
Repose-toi sur sa miséricorde :
Demande au doux Jésus.*

*Il est si bon qu'il voudra te répondre ;
Sur tes genoux implore son pardon,
Et son amour en toi viendra se fondre ;
Redis-lui bien qu'il te le faut, ce don,
Il voudra te répondre.*

DOLOR

*Petit Jésus, si tu fais le méchant,
Je n'irai plus te voir à ton église,
Et jamais plus, le soir en me couchant,
Je ne dirai la prière promise,
Si tu fais le méchant !*

*Petit Jésus, je veux embrasser mère !
Ecoute-moi, tu vois, je vais mourir !
Je l'aimerai, je dirai ma prière,
Dans ta maison je viendrai te chérir.
Je veux embrasser mère !*

*Bonne maman, laisse le Paradis...
Pauvre papa ne veut plus me sourire,
Il prie et pleure en son fauteuil assis,
Depuis longtemps je voulais te l'écrire...
Laisse le Paradis !*

MÈRE

*Dolor... Mon cher Dolor, viens embrasser ta mère.
Petit Jésus entend ta candide prière ;
Pour toi je suis venu sur l'aile du Zéphyr,
De l'amour maternel, pauvre petit martyr,
Au pied de mon tombeau reçois la récompense.
Jésus n'est pas méchant, il aime l'innocence,
Si de sa main terrible Il nous liève à la mort,
C'est pour nous épurer, pour nous conduire au port.
Dolor, mon cher Dolor, âme si généreuse,
Ne te désole point, au ciel je suis heureuse ;
Souris à ta maman, calme ton petit cœur,
D'un monde perverti reste toujours vainqueur...
Mon Dieu, si cet enfant devait voir la souffrance,
S'il devait aux forfaits succomber sans défense ;
Mon Dieu, vous le savez, j'aime à régner au ciel,
Mais pour sauver mon fils d'un malheur éternel,
Je vous dirais : Brisez, brisez mes douces chaînes,
De ce cadavre vain remettez-moi les rênes,
De souffrance et de fiel abreuvez tous mes jours,
Mais de mon fils si cher, éloignez ces vautours,
Dont les instincts cruels sont de perdre leur proie,
Et d'une tendre mère empoisonner la joie.
Régine, et toi, Dolor, venez sur ce tombeau,
Tous les jours déposer un filial cadeau,
Consolés votre père, excusez sa faiblesse.
O mon époux chéri je conçois ta détresse...
Enfants, je vous bénis et retourne vers Dieu.
Venez ici demain pour prier en ce lieu.*

D^e J. R. Legault.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 5 octobre 1897.

Depuis ma dernière chronique—lointaine de plus de quinze jours déjà—un bien triste événement est venu assombrir notre joyeuse colonie canadienne.

Ce pauvre et cher Ernest Girard est mort (*).

La mangeuse de destinées, la traîtresse au mortel et impitoyable poignard, qui nous guette tous au détour d'une allée de l'existence, a frappé cruellement le jeune artiste brillant, plein d'espoir, qui allait, sa palette à la main, la tête haute vers l'art immortel.

Son talent était grand et son énergie magnifique.

Le printemps dernier encore, il travaillait ardemment, et personne, parmi nous, ne se doutait que ce charmant autant que vaillant artiste devait sitôt nous être enlevé.

Bien longtemps il lutta contre sa maladie. Le Dr A.-F. Mercier le soignait avec beaucoup de dévouement, et c'est malheureux que ses efforts n'aient pas été couronnés d'un succès mérité.

Tous les médecins se trompèrent au début de la maladie de Girard. Potain, Graucher et Tessier le trouvaient faible, mais non encore atteint par la phthisie.

Que peut la science quand, là-haut, le Destin marque une fin dans son livre éternellement ouvert ?

Cherchez, savants, fouillez les chairs, palpez les individus, l'erreur plane au-dessus de vous, et demain seul clamera en plein soleil ce que vainement vous cherchez aujourd'hui.

Les mystères de la vie humaine et ses états de santé ne sont point des livres ouverts.

Un jour, on espéra le rétablissement que le lendemain devait tristement terrasser à jamais. Hélas ! depuis longtemps la phthisie avait enfoncé bien avant en lui ses griffes impitoyablement mortelles.

C'est au château de Durtal, dans les montagnes d'Auvergne, qu'il vit s'écouler les derniers mois de sa vie.

Il disait souvent, à ceux qui l'entouraient, combien sa joie serait immense, si continuant à prendre du mieux, il pouvait partir pour le Canada, à Trois-Rivières, où une mère adorée l'attendait ainsi que toute une famille aimée.

Mais cette consolante joie d'embrasser encore sa bonne mère, il ne devait point la goûter, et, à l'instant suprême, seuls ses yeux fixés par delà les montagnes de Durtal, vers la patrie, sans doute, eurent peut-être la vision du rêve caressé par son cœur.

La veille de sa mort, il écrivait à un de ses amis et lui disait ses espérances de partir bientôt pour Trois-Rivières... hélas ! le départ devait se faire plus tôt encore, mais seulement pour le cimetière de Durtal qui, couché sur le versant de la montagne, abrité par des arbres centenaires, garde éternellement le pauvre canadien, dont la vue, par la fenêtre de sa chambre, donnait sur ces lieux, dut souvent avoir de bien tristes pensées malgré toute la poésie du riant décor clamant la vie, alors que la sienne s'en allait !...

A l'arrivée du télégramme funèbre, nous annonçant la fin brève de celui que nous aimions tous, nous en ressentîmes une vive douleur, et notre émotion fut grande quand le Dr Mercier—fidèle ami de notre cher Ernest—revint de Durtal où seul il avait assisté au funéraire, et qu'il nous raconta avec tant de tristes détails !

Parmi les canadiens, Ernest Girard ne comptait que des amis. Aussi tous s'unirent-ils pour lui faire dire à Paris, une messe à laquelle assistèrent même ses amis américains.

La Société Canadienne de Paris, dont il était l'un des membres depuis la fondation, a souscrit pour lui envoyer des couronnes de fleurs en porcelaine qui diront à Durtal l'amitié et la douleur des compatriotes qui pleurent le cher ami dormant son dernier sommeil dans la terre de France, à l'ombre d'un paysage qu'il eût aimé peindre, disait-il quelques jours auparavant !

(*). Nous avons publié le portrait du regretté M. E. Girard dans le numéro du 2 octobre courant.

L'an dernier, un soir que j'étais allé le voir à son atelier, je me souviens qu'il me parla longuement de sa famille, d'une sœur dont il me montra le portrait et que la triste mort venait d'enlever. Il me dit sa peine qui était d'autant plus grande que sa mère était alors souffrante.

Quand il parlait de sa mère, de ses sœurs—et il me montrait les jolis portraits de ces dernières,—son cœur était dans ses paroles et brillait dans ses yeux.

LE MONDE ILLUSTRÉ est en deuil du sympathique collaborateur qui publia, ici même, plusieurs dessins fort remarquables de notre public. Et nous offrons, à la mère et à toute la famille de notre pauvre ami disparu, l'expression de notre vive douleur avec nos plus sincères condoléances.

Qu'il dorme en paix, notre pauvre Ernest Girard, là-bas à Durtal où il eut ses dernières pensées pour sa famille et pour la lointaine patrie.

Nous mettrons donc quelques fleurs sur sa chère tombe perdue dans le cimetière du hameau de Durtal bâti sur le versant de cette montagne qui lui cachait le vaste horizon que perçait cependant sa triste pensée cherchant, en un rêve, la vision des figures aimées.

Et, dans nos cœurs nous garderons, de ce sincère et loyal ami, un immortel souvenir.

.

Le Dr et Mme Pelletier sont partis pour le Canada avec Mlle et M. Jos. Hudon, de retour d'un voyage dans toute l'Europe et d'un long séjour à Paris.

Le Dr Desjardins, de Sainte-Thérèse, qui les accompagnait, s'est également embarqué pour le pays.

Les Drs Pelletier et Desjardins ont attentivement suivi, à Paris, les hôpitaux et les plus célèbres cliniques.

Les connaissances qu'ils ont acquises profiteront à leurs nombreux clients.

Le Dr P. Pelletier, de Sherbrooke fut appelé, deux fois, à remplacer le médecin principal de l'hôpital Broca, et il s'acquitta de cette difficile tâche avec un merveilleux succès.

L'avenir, nous n'en doutons point, réserve de beaux sourires à l'heureux Dr Pelletier.

.

Viennent aussi de partir les docteurs J.-N. Roy, de Saint-Vallier (Québec), et Paul Ostigny, de Chambly.

Le Dr Ostigny a suivi la plupart des hôpitaux de Paris, où il était très aimé.

Avant de venir à Paris, le Dr Roy avait suivi les hôpitaux de Londres et d'Edimbourg. Ici, il a fait de la médecine générale sous la direction des professeurs Péan, Potain, Guyon, Dieulafoy et Fournier.

Il a remplacé le Dr Beugnon, à Melun, pendant près d'un mois—ce qui n'est pas une petite preuve de confiance de la part du savant docteur français.

Le Dr Roy est un travailleur, un modeste, et nous croyons qu'il réussira aussi bien qu'il est en droit de l'espérer.

Les Drs Ostigny et Roy emportent, en partant, l'estime de leurs illustres professeurs dont les souhaits de succès ne leur manquent pas.

.

Les théâtres font salle comble et en particulier la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, l'Odéon, la Renaissance, le Vaudeville, le Gymnase, la Gaité et le Palais-Royal.

Le Casino de Paris, la plus magnifique salle de café-concert, attire d'innombrables étrangers avec Ivette Violette—une canadienne, dit-on !—et tous ses nombreux autres attraits.

Les affolantes fêtes du Moulin-Rouge sont toujours énormément courues. Le Musée Grévin annonce, sous le titre de : *Nansen au Pôle Nord*, un nouveau et fort intéressant tableau qui est représenté d'une manière parfaite.

Le Concert Européen est en train de devenir célèbre à Montmartre dont il chante toutes les gloires.

Au joyeux Bullier étudiants et étudiantes ne cessent de clamer leur éternelle joie.



INDES ANGLAISES.—LA VILLE DE PESCHAWAR

A partir du 15 octobre, *Le Gaulois*, le grand et fameux journal de Paris, ouvre des bureaux au No 2 de la rue Drouot, (angle du boulevard Montmartre) où tous les Canadiens et les Américains pourront venir s'inscrire et avoir tous les renseignements qu'ils désireront.

Ils pourront, également, se faire adresser leurs lettres et journaux au *Gaulois*, à mes soins, et nous leur réadresserons le tout à l'adresse qu'ils désigneront.

Le Gaulois publiera, tous les samedis, la liste des noms et adresses de tous ceux inscrits dans le registre.

Il est bien entendu que *Le Gaulois* fait ce travail gratuitement. Et nous serons toujours heureux d'être à la disposition de tous ceux qui viendront à nos bureaux ouverts de 2 à 4 heures, P.M.

Rodolphe Brunet

NOS ÉTUDIANTS

Nos lecteurs connaissent assez la profonde affection que nous avons pour la jeunesse en générale, pour notre brillante jeunesse universitaire en particulier.

Saint Luc est le patron des médecins, des étudiants en médecine, et tous les étudiants chôment sa fête. Saint Luc est aussi le patron des peintres, des imprimeurs : ceux-ci ont saint Jean à la Porte Latine ; malheureusement, l'esprit de corporation n'existant plus, ou n'existant pas ici, les imprimeurs ne connaissent pas le plaisir que l'on goûte en ces fêtes intimes et charmantes.

Le lundi, 18 octobre, nos joyeux étudiants célébraient la fête de saint Luc, et s'amusaient de tout leur cœur, peut-être un peu bruyamment : il n'y a aucun mal à cela.

¶ Mais le soir, des faits regrettables ont eu lieu, tous les journaux se sont occupés, d'une manière ou d'une autre, de ces incidents.

C'est avec peine que nous remarquons, depuis quelques années—et nous disons cela pour tous les étudiants, aimant d'un même cœur nos jeunes gens n'importe où ils se trouvent—l'hostilité inqualifiable,

injustifiable, de la population en générale, de trop nombreux représentants de la force publique en particulier, contre notre brillante jeunesse.

Est-ce aussi, cette hostilité stupide, une importation des vieux pays où tout est bon pour casser la tête d'un étudiant ?

Nos étudiants sont les enfants du peuple, des pauvres comme des riches ; leurs parents sont parents, amis, connaissances, de ceux qui regardent de travers nos jeunes amis s'amusant. Oh ! certes, ils ne sont ni parents, ni amis, et rougiraient d'être des connaissances de ces spadassins de bas étage, hiboux apostés dans les coins sombres, armés de *garcelles*, de gourdins, de casse-tête, de coup-de-poing, attendant d'être le nombre pour tomber sur des enfants et les défigurer !

Mais dites-moi donc, sinistres personnages qui ne sortez que la nuit : vous ont-ils attendus, nos étudiants, quand vous alliez dans d'infâmes tripots, dans de crapuleux bouges, vous livrer à vos ébats ?

Je suis le premier à dire à notre jeunesse : " Soyez calmes quand se produit quelque part un acte d'hostilité contre vous ; montrez que vous êtes l'élite de la population, que votre éducation vous met au-dessus de vos lâches insulteurs : restez vous-mêmes ! "

Sans aucune crainte, nous nous permettons de dire à nos jeunes amis quand ils ont mal fait, mais nous voulons toujours le faire de façon à ne pas les faire rougir sans raison, et de manière aussi à n'avoir pas à rougir nous-même de nos paroles.

Nous savons combien ils sont bons : il suffit de faire appel à leur bon cœur en faveur d'une infortune, d'une misère terrible, on en obtient tout ce qu'on veut !

Et plus tard, peut-être les verrons-nous, dans nos hôpitaux, prodiguer leurs soins, leurs veilles, leurs doux encouragements, à ces êtres nocturnes innombrables, que la pourriture de leurs vices aura conduits dans ces asiles où tout ne respire plus que pardon des offenses, qu'amour des misérables épuisés, que divine Charité.

FIRMIN PICARD.

La pluie, c'est le sifflet des comédies en plein air.—
JULES CLARETIE.

M. RODOLPHE BRUNET

Nos lecteurs ont pu apprécier les chroniques signées de M. Rodolphe Brunet, jeune Canadien-français établi à Paris.

Dans un très beau style, il nous donne fréquemment des nouvelles de ce " beau pays de France," et nous montre de temps à autre que si Paris est le cœur de la France, suivant une heureuse expression, il en est parfois aussi, suivant une non moins heureuse appellation, le *centre*.

Nous avons appris avec plaisir une excellente nouvelle concernant notre aimable confrère : le grand journal, si connu, si répandu, le *Gaulois*, vient de l'attacher à sa rédaction, où M. Brunet s'occupera spécialement des choses d'Amérique.

Nos lecteurs peuvent s'adresser à lui pour tous renseignements qu'ils voudraient obtenir d'Europe : il se fera un plaisir de leur donner satisfaction.

CERCLE VILLE-MARIE

Voilà, certes, une institution des meilleures et des plus pratiques de la ville : et si nous pouvons manifester un regret, c'est de voir qu'il y en a si peu dans un aussi grand centre que Montréal.

Les Parlements-Modèles, c'est peut-être fort joli : mais les cercles de jeunes gens, cercles catholiques tout en étant littéraires, ont une telle action, que bien des députés de divers Etats Européens doivent entièrement à ces cercles leurs succès oratoires.

Le Cercle Ville-Marie rouvre ses portes : plusieurs de nos jeunes étudiants pleins d'avenir sont inscrits, et tous devraient se faire inscrire. Est-il si difficile de trouver un sujet et de le bien traiter ?

Nous voyons avec plaisir, dans les noms des futurs orateurs, ceux des aimables et sympathiques MM. André Fauteux, Pilon, étudiants en droit : ils parleront, dit-on, des langues mortes. On prétend même que les dames voudront étudier ces langues, mais je n'en crois rien : elles iront applaudir notre brillante *Estudiantina* : que feraient-elles, je vous le demande, si elles étaient condamnées aux langues... mortes ?

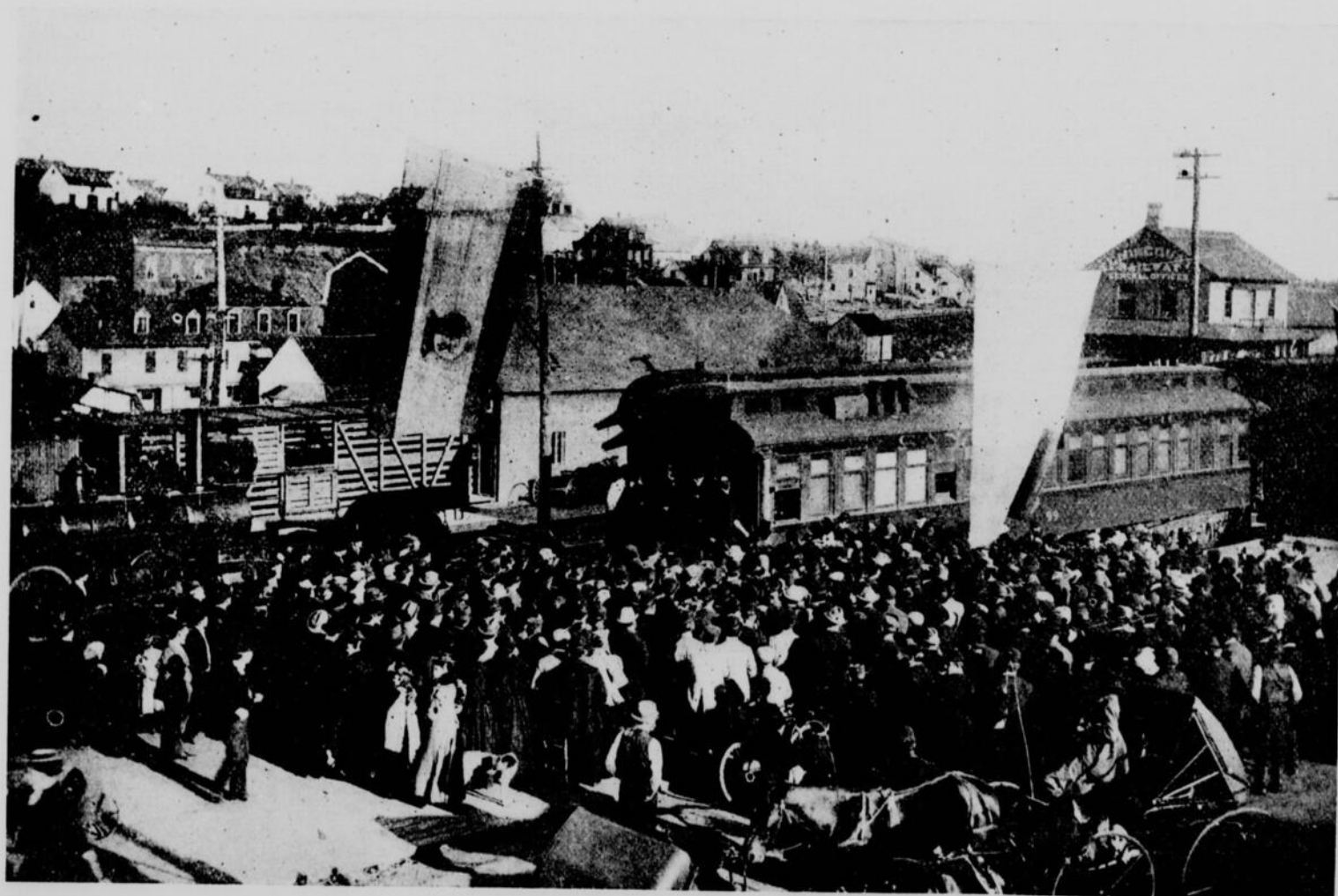


UN JOUR DE CONGE



MONTREAL.—Vue du Square Dominion

Photographie Laprés & Lavergne, 390, rue Saint-Denis



FRASERVILLE.—Adresse présentée à sir W. Laurier à son retour d'Halifax, le 2 octobre

Photographie S. Belle Fraserville

UN SONGE

*Le laboureur m'a dit en songe : " Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème."
Le tisserand m'a dit : " Fais tes habits toi-même."
Et le moine m'a dit : " Prends la truelle en main."*

*Et, seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traitais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.*

*J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.*

*Je con-us mon bonheur et qu'au monde où nous sommes,
Nul ne peut se cacher de se passer des hommes :
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.*

SULLY PRUDHOMME.

NOS GRAVURES

SIR W. LAURIER A FRASERVILLE

Après son voyage à Halifax, le Premier ministre du Canada se rendit à Fraserville où on lui fit fête.

Il y eut présentation d'adresse par les habitants de la ville, et, de son wagon, sir W. Laurier y répondit avec sa bienveillance accoutumée.

M. Belle, photographe de l'endroit, a pris cette scène au moment où l'hon. Premier répond. Il est aisément reconnaissable avec une loupe ordinaire, sur le bord de la plate-forme de sa voiture.

VUE DU SQUARE DOMINION

Nos artistes photographes, MM. Laprés & Lavergne, dont la louange n'est plus à faire, ont eu l'heureuse idée (ils n'en ont que d'heureuses) de photographier le square Dominion. Savez-vous d'où ils l'ont pris ? Oh ! si haut perchés !... Ni plus ni moins que du haut de la terrasse de la cathédrale. Là, du moins, aucun mauvais plaisant ne pouvait, au moment du : " Ne bougeons plus ! " venir se fourrer devant l'objectif qui, naturellement, ne peut photographier en ce cas, autre chose qu'un nez monumental !

C'est vraiment une jolie place que ce square Dominion, avec ses massifs, ses pelouses, ses corbeilles, sa statue de sir John A. Macdonald, et, là-bas, au bout, le superbe hôtel Windsor. Ce sont des souvenirs précieux de notre beau Canada.

LA JEUNE FILLE A LA FONTAINE

Elle s'en va, portant son amphore, puiser l'eau qui doit servir au ménage.

Est-ce une Romaine ? est-ce une Espagnole ?—Je ne sais ; mais elle est aussi gracieuse qu'il convient à une jeune fille portant une amphore.

Que d'images riantes rappelle ce tableau !

Étaient-elles jolies, ces Romaines allant, de notre temps comme il y a deux mille ans, puiser l'eau de ces fontaines magnifiques, l'*Aqua Vergine* de la Fontaine de Trevi, la plus belle du monde, celle où les pigeons nichent dans les aufractuosités des rochers artificiels ; ou ces Transtévérines si pittoresques, formant dans Rome un peuple à part avec tous les caractères de grandeur, de domination des anciens Romains : celles-ci allaient puiser à la monumentale Fontaine Pauline, dont les eaux font marcher des moulins à farine sur le penchant du Janicule.

Que tout cela était donc ravissant !

UN JOUR DE CONGÉ

Ma plus jeune sœur—notre préférée,—depuis nombre d'années est entrée en religion sous le nom de Marie-Théophile du Saint-Sacrement.

J'aime à parler d'elle : je l'ai pour ainsi dire élevée, et je l'aime, je crois, comme on aimerait son enfant.

Contrairement à son grand frère qui a bien le plus mauvais caractère que je connaisse (surtout, n'allez pas le dire ! ou bien, je ne vous confie plus rien), elle est bonne, douce, mais si bonne, que la Mère supé-

rieure générale des Etats-Unis me disait un de ces jours : " Partout où elle va, sœur Théophile, on en raffole ! "

Cette petite... sœur a fait un peu tous les métiers : elle a été et est sans doute encore Maitresse des novices ; elle a été assistante de la Mère supérieure dont je viens de parler ; elle fait, en ce moment, au Canada—mais si loin d'ici !...—fonctions de Supérieure d'un couvent renommé.

Un jour, elle dit à ses religieuses : " Mes sœurs, quelle belle journée ! Monseigneur a accordé un jour de congé à nos enfants ; voulez-vous, nous allons les mener à la campagne ? Vous ferez conduire à destination des vivres pour tout un jour. Surtout, faites bien les choses, afin que nos petites pauvres soient soignées comme les autres ! "

Inutile de dire la joie de tout le peuple, grandes et petites.

Et les voilà parties vers un endroit ravissant, sur le bord de la rivière.

Quel plaisir ! quels cris de ravissement de la part des plus petites ! Que de bonbons furent croqués par ces petites dents qui en ont toujours faim ! Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que les pensionnaires, les riches, qui ne recevaient pas plus que les autres, allaient en cachette donner la moitié de leurs parts aux petites filles pauvres. Il me semble que les anges ont dû être remplis d'envie à ce spectacle !... Je soupçonne fort ma douce et gentille petite sœur, d'être pour quelque chose dans ce fait : sa charité envers les autres est d'une suave contagion, et c'est encore ce qui me fait l'aimer davantage.

Voyez ces petites filles jusque sur les genoux de leurs maitresses : que c'est gracieux, que cela fait de bien de les voir ainsi !—F. P.

LA MODE

Chapeau de jeune fille.—Toque à fond drapé en peluche mousse clair, bord de zibeline. Aigrette formée d'un nœud de peluche et de zibeline avec tête.

Chapeau de jeune femme, relevé à gauche, en velours rouillé, bordé de dentelle. Sur le côté, touffe de roses rouillées ; nœud très large et dentelle semblable ; ouffe de plumes noires et boucle de strass.

ÉPIGRAMME CÉLÈBRE

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui cause plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant, et met les gens en terre :
Il n'a point changé de métier.

BOILEAU.



CHAPEAU DE JEUNE FEMME



Photo, Clément Maurice, Paris.

UN NOUVEAU DOCTEUR

Nous avons appris avec plaisir le retour, de Paris, de M. le Dr Paul Ostigny.

Comme beaucoup de ses confrères, il a voulu puiser aux sources des grandes sciences : et c'est toujours Paris qui attire nos meilleures intelligences, à bon droit, on en conviendra.

Durant deux ans, notre compatriote a étudié, suivant les cours des célèbres Potain, Robin, Reclus, Guyon, Graucher, Fournier, Chatellier : sous de tels maîtres, le Dr Ostigny aura gagné cette promptitude dans le diagnostic, cette sûreté dans le choix des moyens préventifs, cette fermeté de la main dans les opérations, qui rendent populaire et font demander le médecin, parce qu'on a confiance en lui.

C'est à Saint-Hyacinthe que va s'établir M. le Dr Ostigny.

Un grand écrivain français (je crois que c'était Honoré de Balzac, mort en 1850), disait en parlant de Vienne la jolie, cette superbe capitale de l'empire Austro-Hongrois :

" Si je n'étais né en France, je voudrais être né à Vienne ! "

Dans un autre ordre d'idées, je dirais bien, moi aussi :

" Si je n'étais à Montréal, je voudrais être à Saint-Hyacinthe ! "

Car, vous allez voir : les heureux mortels de Saint-Hyacinthe vont se réveiller, un de ces quatre matins... immortels !...

Grâce à la science du Dr P. Ostigny.

Qu'ils nous permette de lui augurer tout le succès qu'il mérite.



CHAPEAU DE JEUNE FILLE

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Phillips a choisi le drame intitulé : *Iron Master*, pour les représentations de cette semaine au Théâtre Français qu'il dirige. C'est une adaptation du *Maître de Forge*, dans laquelle M. et Mme Kendall ont obtenu un superbe succès et que le public, à Montréal, dans tout le Canada et aux États-Unis, a reconnu comme la meilleure des pièces que jouaient ces célèbres artistes. Le *Iron Master* a été monté avec soin et la distribution comprend les meilleurs artistes de la troupe du Théâtre Français. Cette pièce a été jouée récemment à Paris, par Sarah Bernhardt qui en a fait de vifs éloges. Les entr'actes sont remplis d'abord par McBride et Gondrick qui ont été engagés à grands frais et dont les imitations sont des plus brillantes ; par les jeunes Lally, des enfants de talent qui émerveilleront Montréal ; par Mlle Ella Dunbar, une jeune canadienne, chanteuse fort originale, et par Mlle Vera King, l'une des plus expertes danseuses de la scène américaine.

PARC SOHMER

Les journaux parlent du Klondyke... en parlant du Parc Sohmer. Je m'inquiète bien peu, croyez-le, de mine d'or ou de mines d'artistes ! Ce que je trouve bien, au Parc Sohmer, c'est qu'on y découvre un bel horizon ; que l'air respiré là, n'a pas les suaves odeurs de pourriture que l'on sent dans les rues. N'est-ce pas suffisant pour nos braves pères de famille désirant la campagne sans manquer à leurs affaires ?

Il y a, outre ce bonheur que prouve la santé, des attractions sans nombre au Parc Sohmer : et l'on me dit que les représentations, chants, etc., y sont très décents. C'est nécessaire.

LA PETITE MARTYRE

Rien de plus attendrissant que la *Complainte de la Petite Martyre*, trente-deux couplets, portrait et musique. Envoyée sur réception du prix : 5 cents, ou 35 cents la douzaine. Adresse : *La Petite Martyre*, 30 rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada.

RÉBUS



GRAVURE-DEVINETTE



Dans un si petit espace, ne pourrais-je trouver celui qui se baigne ?



QUESTION D'ENFANT

—Père, qui passe le plus vite ?
Est-ce le fleuve ? Est-ce le vent ?
Est-ce l'étoile qui gravite,
Puis file en un sillon mouvant ?

Est-ce la nue ou la fumée ?
L'hirondelle sifflant dans l'air ?
La fusée en gerbe albumée ?
Est-ce la foudre ? est-ce l'éclair ?

Le torrent ? L'ardente avalanche ?
Le plomb rapide et meurtrier ?
Le brick gonflant sa voile blanche ?
L'homme penché sur l'étrier ?

—Mon fils, que l'avenir t'écite
Ce savoir doute et douloureux !
Non, ce qui passe le plus vite,
Enfant, ce sont les jours heureux.

J. de GÈRES.

LES CERISES

Un jeune demoiselle nommée Sabine occupait une chambre fort jolie et très élégamment meublée, mais qui, néanmoins, présentait un aspect fort désagréable à cause du désordre qui y régnait. Toutes les exhortations de sa mère pour l'engager à la ranger avec soin et propreté ne pouvaient amener Sabine à se corriger de sa négligence.

Un dimanche après-midi, la jeune personne venait d'achever sa toilette et voulait sortir, lorsqu'au même instant la fille du voisin vint lui apporter une corbeille remplie de ces grosses cerises noires appelées guignes. Comme la table, la commode et tous les meubles se trouvaient encombrés de vêtements et d'autres objets jetés pêle-mêle, Sabine plaça provisoirement la corbeille sur un fauteuil recouvert d'une étoffe de soie bleue, puis elle alla se promener avec sa mère dans le village voisin.

Le soir Sabine rentra dans sa chambre : était bien fatiguée, elle courut s'asseoir dans le fauteuil.

Soudain, elle poussa un cri d'effroi, elle venait de s'asseoir précisément sur la corbeille remplie de guignes.

A ce cri, la mère accourut une lumière à la main ; qu'aperçut-elle ? Les cerises étaient écrasées ; leur jus abondant et noir coulait du beau fauteuil sur le parquet, et la robe neuve de Sabine, une robe de soie couleur de rose, se trouvait tellement gâtée, qu'elle ne pouvait jamais plus servir.

La mère fit à sa fille une sévère réprimande et lui dit entre autres choses :

—Tu vois maintenant combien il est nécessaire de ranger sa chambre et de mettre chaque chose à sa place. Te voilà cruellement punie de ta désobéissance et de tes habitudes de désordre. Puisse-tu retenir cette sentence :

Si l'ordre le plus grand ne règne en vos affaires,
Des pertes en seront les suites nécessaires.

UNE MERVEILLEUSE MACHINE

Léon. — Devine, Hugues, quelle est la machine la plus merveilleuse qu'il y ait au monde ?

Hugues. — C'est la machine à vapeur.

Léon. — Non ; la machine dont je parle est plus utile et plus merveilleuse encore que celle-là.

Hugues. — A quoi sert-elle ?

Léon. — A toutes sortes de choses : le bûcheron s'en sert pour abattre les arbres, le scieur de long pour les débiter en planches, le menuisier pour fabriquer des boiseries. Sans cette machine on ne pourrait pas labourer la terre, semer, moissonner et faucher. Elle est utile à charron, au tisserand, au forgeron, au soldat, au marin, à la couturière, à l'écolier.

Hugues. — Comment est-elle grande ?

Léon. — Elle n'a pas plus d'une vingtaine de centimètres, ce qui ne l'empêche pas d'accomplir des prodiges.

Hugues. — Ce doit être une étrange machine. Est-elle en fer ou en bois ?

Léon. — Ni en fer ni en bois. Elle est formée de différents matériaux, les uns mous, et les autres durs. Ceux-ci sont au nombre de vingt-sept, attachés ensemble par des cordes de la manière la plus curieuse. Il faut laver cette machine au moins une fois par jour, et quand on l'emporte au dehors, ce qui arrive souvent, on lui met, surtout en hiver, une enveloppe de peau ou de laine. Une bonne machine de cette espèce rend de grands services et elle vaut des milliers de francs à son propriétaire.

Hugues. — Des milliers de francs !

Léon. — Il y a même bien des gens qui ne la céderaient pas pour cent mille francs.

Hugues. — C'est une fortune qu'une machine pareille.

Léon. — C'est vrai. Beaucoup de personnes qui gagnent tous les ans des sommes considérables n'en possèdent pas d'autre.

Hugues. — Que je voudrais donc pouvoir l'acheter.

Léon. — Ce n'est pas la peine ; tu en as une.

Hugues. — Moi !

Léon. — Cherche dans ta poche ; tu la trouveras.

Hugues. — Dans ma poche ! Je n'ai rien que mon couteau, ma balle, mon mouchoir de poche... et ma main.

Léon. — Ta main... Eh bien ! précisément, la main humaine est la merveilleuse machine dont je parle.

Hugues. — La main humaine... Tu disais que cette machine-là valait des milliers de francs, et que bien des gens ne céderaient pas la leur pour cent mille francs.

Léon. — Eh bien ? Donnerais-tu la tienne pour une somme d'argent si forte qu'elle soit ?

Hugues. — Ma foi ! non !

Léon. — Tu vois bien !

Hugues. — Tu as dit aussi qu'il y avait des gens qui, sans autre outil, gagnaient un argent considérable.

Léon. — Et je le dis encore : les écrivains, les artistes, peintres, sculpteurs, musiciens.

Hugues. — C'est pourtant vrai ! Mais qu'as-tu voulu dire en parlant de matériaux durs et mous, de vingt-sept pièces, de cordes, d'enveloppes de laine ou de peau ?

Léon. — J'ai appelé *cordes* les nerfs et les muscles ; les matériaux mous, ce sont les chairs, les matériaux durs, les os ; ils sont au nombre de vingt-sept.

Quant à l'enveloppe de peau ou de laine, c'est un gant.

Hugues. — Tout cela est juste. Maintenant quand je regarderai ma main, je penserai à tout ce que tu m'as dit, et je tâcherai de n'employer cette merveilleuse machine qu'à des choses bonnes et utiles. — (Du *Saint-Nicolas*.)

— Papa, les champignons poussent dans les endroits humides, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant.

— Alors, c'est pour ça qu'ils sont faits comme des parapluies, dis ?

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Georges déclara qu'il allait immédiatement s'occuper de ce déménagement.

En attendant le retour de sa sœur, le jeune homme avait été en proie à de véritables angoisses.

Tantôt il ne doutait pas que Carmen ne réussît, tantôt il s'abandonnait au découragement le plus profond.

Mlle de Penhoët n'avait-elle pas déclaré qu'elle ne pourrait venir au château que " plus tard ". Elle avait même ajouté : " Peut-être ! "

Mais alors, si Carmen échouait dans sa nouvelle tentative, si elle rentrait seule à Kerlor, que ferait Georges ?

Il aimait Hélène ; c'était une vraie passion que l'orpheline lui avait inspirée, d'autant plus folle que Georges ignorait si jamais il se retrouverait en présence de cette blonde vierge, dont les yeux reflétaient le firmament.

Et voici qu'elle apparaissait, plus belle encore dans son trouble, plus touchante dans son abandon. Georges pouvait donc espérer que l'ardent bonheur entrevu dans un délicieux rêve pourrait se réaliser.

Il avait pressé la main d'Hélène avec ferveur.

Mlle de Penhoët produisit la meilleure impression sur l'esprit de la comtesse, qui se promettait de donner à l'orpheline tous les témoignages d'affection qui peuvent consoler les affligés.

Nous irions au delà de notre pensée si nous prétendions que la douairière enveloppait dans sa miséricorde le marquis et la marquise de Penhoët ; non, Mme de Kerlor croyait toujours à la " faute des parents " ; mais, avec sa grande équité, elle ne voulait pas que l'orpheline en fût responsable à aucun degré.

Pour que la réception de Mlle de Penhoët fût complète et qu'il n'y eût aucune ombre au tableau dans la cordialité générale, Christiern entra par la porte entr'ouverte et vint solliciter une caresse de l'orpheline.

C'était un magnifique lévrier suédois, gris de fer, qui accompagnait Georges et Carmen dans toutes leurs excursions.

Christiern n'était pas prodigue de démonstrations amicales ; la façon dont il regarda Hélène prouva qu'il la considérait, dans son intelligence de bon chien, comme une grande amie de la maison.

La comtesse et ses enfants remarquèrent cet heureux présage.

Mlle de Kerlor se reportait par la pensée au couvent des Dames de Saint-Joseph, à Quimper, et mille souvenirs d'une extrême douceur hantaient son esprit.

Les longs jours passés entre les hauts murs de la maison austère, si triste pour la plupart des élèves, avaient été pour Carmen une entrée dans la vie tout ensoleillée de sourire, tout ouatée de caresses, toute parfumée d'affection, grâce à la présence de Mlle de Penhoët, dont le caractère aimable et réfléchi avait conquis tout de suite la turbulente fillette. Hélène grondait Carmen à la suite d'une escapade trop vive ; et rien n'était plus piquant que de voir la grande enfant faire acte de contrition devant la petite. D'ailleurs, Hélène de Penhoët était adorée de toutes ses jeunes condisciples, et c'était certainement la préférée des bonnes Dames.

Aussi, Carmen était-elle rassurée quand elle craignait une punition ; elle priait Hélène d'intercéder pour elle auprès des directrices ; la cause était gagnée d'avance.

Mlle de Penhoët dit à Carmen avec la plus ardente effusion :

— Ta mère, ton frère et toi vous avez accueilli l'orpheline comme si elle faisait partie de votre famille... A l'isolée en ce monde vous offrez un asile, un appui, des consolations qu'elle peut accepter sans rougir... Merci !... oh ! merci ! du plus profond de mon âme !

Mlle de Kerlor répliqua à voix basse :

— Comprends-tu maintenant que la désespérance est impie ?

— Oui, tu as raison, fit Hélène... Tu m'as doublement sauvée.

— Aime-nous bien, ma chérie, et tu acquitteras ta dette.

— Oui, Carmen... Vous aurez mon cœur, vous aurez mon âme... Je prie Dieu, je le prierai sans cesse pour qu'il écarte de toi l'ombre d'un chagrin... Mais, continua l'orpheline, d'une voix inspirée, si jamais le ciel t'envoyait quelque affliction, je serais toujours

auprès de toi pour te consoler à mon tour... Et si un jour tu as besoin de faire appel à mon dévouement le plus absolu, compte sur moi, quelles que soient les circonstances.

Selon toute apparence, Mlle de Kerlor n'aurait jamais besoin de Mlle de Penhoët, mais comme ces protestations de dévouement étaient nobles et sincères !

Aussi la riche héritière remercia-t-elle l'orpheline d'un regard éloquent et qui semblait dire :

— Je sais que tu es une véritable amie... Une sœur !

La comtesse était rassérénée ; son visage fatigué s'illuminait d'un sourire et ses yeux abattus avaient repris un éclat oublié.

Elle eut un geste charmant.

— Vous ne vous ennuyerez pas trop à Kerlor, Mlle Hélène ? demanda-t-elle.

— Ah ! madame, répondit Hélène, demandez à Carmen dans quelle triste situation elle m'a trouvée ! Votre fille vous dira si je pouvais rêver un changement aussi providentiel.

Le reste de la journée s'écoula si rapidement pour les hôtes de Kerlor que ce fut avec une vive surprise qu'ils entendirent annoncer :

— Madame la comtesse est servie !

Le dîner fut empreint d'un grand charme familial. La comtesse s'adressait à Hélène, comme si la nouvelle venue était déjà depuis longtemps sous le toit hospitalier de Kerlor.

La comtesse appréciait la grâce naturelle de l'orpheline, et, pour la première fois, depuis la fuite de Mlle de Sainclair, trouvait que Mariana n'était pas la plus parfaite créature qui fût au monde.

Carmen, qui lisait dans la pensée de sa mère, se rassurait de plus en plus.

Elle aurait voulu, du regard, s'entretenir avec Georges, son cher complice, mais elle s'aperçut que le jeune homme n'avait d'yeux que pour Hélène, qu'il contemplait avec une admiration, que seule sa bonne éducation rendait discrète.

Un éclair révélateur traversa la cervelle de Carmen.

— Serait-ce possible ? pensa-t-elle.

Puis elle se moqua de sa promptitude à bâtir des conjectures.

— Est-ce qu'on aime aussi vite que cela ? demanda-t-elle.

Le soir, au salon, l'orpheline acheva de conquérir la comtesse en lisant quelques-unes des *Méditations* de Lamartine.

La voix d'Hélène modulait si harmonieusement et avec un ton si pénétrant les strophes du poète qu'il semblait à Mme de Kerlor en savourer le charme pour la première fois.

A l'heure de la retraite dans les appartements, Carmen interrogea la comtesse :

— Eh bien ! mère ?

— Je suis enchantée, mon enfant, répondit la douairière. Mes préventions étaient injustes, je le reconnais humblement. A vous trois vous les avez vaincues.

De son côté, Georges disait à l'orpheline :

— Vous avez apporté dans cette sombre demeure un rayon de soleil, mademoiselle ; et je suis persuadé que, grâce à vous, ma mère va retrouver sa quiétude d'esprit et que sa santé va se raffermir.

— Ah ! monsieur, soupira Hélène, si réellement j'ai ce pouvoir, comme j'en remercie Dieu !

* * *

Le lendemain, la comtesse déclara qu'elle se sentait très forte ; elle s'illusionnait un peu, mais il était vrai que l'arrivée d'Hélène avait produit un effet des plus salutaires sur Mme de Kerlor.

Après le déjeuner, il fut convenu que l'on ferait une promenade dans la campagne.

La comtesse exigea que Mlle de Penhoët lui donnât le bras.

Tous quatre ils allèrent le long des sentiers bordés de genêts d'or. Ils s'assirent sur la mousse, au pied d'une colline, en face d'un de ces sites pleins de cette poésie sauvage qui rend si captivant ce coin de la Bretagne.

La comtesse voulut encore que l'orpheline lui cueillit un bouquet de fleurs des champs.

Pendant que la jeune fille formait sa petite gerbe, Mme de Kerlor pensive la regardait.

L'excellente femme songeait à l'avenir si incertain de cette belle et sérieuse enfant, et, remarquant ses joues pâles, ses beaux yeux fréquemment humides, que l'ombre d'une pensée mauvaise n'avait jamais traversés, elle se demandait avec un commencement de tristesse ce qu'advierait dans la vie tant de fraîcheur et de pureté.

N'était-il pas à craindre, suivant Mme de Kerlor, en dépit de tous les bons indices dont la nature droite d'Hélène semblait un sûr garant, que le sang de la marquise de Penhoët ne poussât fatalement l'enfant dans une voie funeste, et ne donnât raison à cette théorie aujourd'hui répandue qui veut que l'hérédité des passions et du vice existe, tout comme celle de la probité et de l'honneur ?

Christiern, le lévrier suédois, que l'on n'avait pas voulu emmener, apparut au détour d'un sentier.

Il s'était évadé et avait couru sur la trace de ses maîtres.

Il manifesta bruyamment son allégresse en les retrouvant et l'orpheline n'eut pas la moindre part de caresses.

Cette journée fut délicieuse. La soirée fut encore plus cordiale que celle de la veille.

Hélène montra qu'elle brodait comme une petite fée et reçut les plus vifs compliments de la comtesse, qui ne put s'empêcher de dire à Carmen :

—On ne croirait jamais que vous avez été élevées au même couvent.

Mme de Kerlor demanda l'avis de son fils ; Georges déclara gaiement qu'il partageait celui de sa mère.

Carmen fit une moue plaisante et affecta une bouderie de gamine ; puis elle partit d'un éclat de rire.

—C'est vrai, reconnut-elle ; mais cela tient à ce qu'Hélène travaillait tout le temps que je flânais... C'était sans doute dans l'espérance de m'humilier un jour !

Un baiser à sa compagne prouva que " l'humiliée " n'avait pas conservé la plus petite rancune.

Elle ajouta d'un ton de gravité fort réjouissant :

—Si l'on savait, on prendrait ses précautions ; mais voilà, on ne réfléchit à ces choses-là qu'après.

Georges avait réussi à s'isoler un peu avec Hélène. Il lui dit de sa voix communicative :

—Si Carmen n'avait pas réussi à vous convaincre, mademoiselle, et si vous aviez refusé de venir à Kerlor, savez-vous que vous auriez fait de moi le plus malheureux des hommes !

L'orpheline eut un léger tremblement, ne s'expliquant pas pourquoi ces paroles l'avaient troublée d'une façon inexplicable.

Rentrée dans sa chambre, la jeune fille se sentit très agitée, en proie à une inquiétude qui venait de surgir en elle, et qu'elle n'avait jamais ressentie jusqu'alors.

Pendant plus de deux heures, elle resta éveillée, songeuse, sans pouvoir préciser ces craintes trop confuses encore.

Elle finit par s'endormir, tout en cherchant vainement le mot de la troublante et mystérieuse énigme.

Trois autres jours s'écoulèrent. Hélène de Penhoët assistait impuissante à une transformation qui bouleversait tout son être.

C'était comme une sorte de vertige, qui lui enlevait de plus en plus la notion exacte des choses.

Il lui était impossible d'analyser ses sensations ; elles échappaient à tout raisonnement.

Et pourtant, Hélène, tout en cherchant à se débattre, à retrouver sa lucidité, ne souffrait pas.

Elle se sentait envahie par une langueur étrange, très douce, très apaisante.

Georges, malgré son peu de présomption, se rendait compte de ce qui se passait dans l'esprit de la chère enfant.

Il ne s'égara pas. Sa propre émotion l'avertissait qu'un cœur commençait à battre à l'unisson du sien.

Une joie débordant rayonna sur son visage. Il ne se demandait plus anxieux si l'orpheline l'aimerait ; elle l'aimait déjà.

Mlle de Kerlor observait avec la curiosité la plus sympathique Georges et Hélène.

Son frère ne se trahissait pas absolument ; mais Carmen avait relevé un symptôme grave contre lui : depuis l'arrivée d'Hélène, Georges ne parlait plus de ses voyages extraordinaires, qui, quelques jours auparavant encore, étaient son sujet favori de conversation.

Quant à sa petite amie, Carmen s'avouait sincèrement qu'elle ne pouvait deviner ce qui se passait en elle ; mais pourtant la jeune fille aurait juré qu'il s'y passait quelque chose.

La bonne comtesse ne s'apercevait de rien ; sa félicité semblait complète, soit que l'orpheline lui apportât des fleurs préférées, soit qu'elle se livrât à quelque travail d'aiguille, ou lui lût son ouvrage de prédilection.

Mme de Kerlor ne parlait plus de Mlle de Sainclair, bien qu'elle y pensât toujours un peu, mais pour se demander ce que devenait l'ingrate et non pour regretter ses soins.

Chaque heure, chaque minute augmentait l'intimité de Georges et d'Hélène.

Ils partageaient les mêmes goûts, les mêmes admirations ; ils éprouvaient un plaisir indicible à se trouver l'un près de l'autre.

C'était lui qui découvrait en elle quelque nouvelle perfection inattendue ; c'était elle qui voyait pour la première fois sur les lèvres de Georges l'expression de quelque noble sentiment éclos au fond de son âme.

Toujours très innocente de ce qui se passait en elle, Mlle de Penhoët s'abandonnait candidement à son inclination, ne se doutant pas du sentiment dangereux qui prenait possession de son cœur ; nous disons dangereux à cause des obstacles sans nombre qui se dressaient entre les deux jeunes gens et dont le moindre n'était pas l'opinion de la comtesse de Kerlor sur la mère d'Hélène.

Un mot de M. de Kerlor révéla brusquement à la jeune fille ce qui se passait en elle.

Il lui dit un jour en lui serrant la main longuement :

—Mademoiselle, vous ne nous quitterez jamais, n'est-ce pas ? car vous emporteriez ma vie avec vous.

L'orpheline n'eut pas la force de répondre.

Toute frémissante elle alla s'enfermer chez elle.

Pauvre Hélène ! Elle avait lu dans son cœur. Elle aimait Georges de Kerlor.

Eperdue, l'orpheline se dit qu'elle n'avait qu'un parti à prendre : ce sentiment qu'elle était forcée de s'avouer à elle-même, elle le garderait enfoui au plus profond de son âme.

Jamais, jamais, croyait-elle, ni une parole, ni un signe, ni un soupir, n'en décèlerait l'existence.

Elle éteindrait sous les larmes, sous les prières, sous son énergique volonté d'honnête fille, cet amour qui lui brûlait le cœur, cet amour qui avait commencé par imprégner tout son être d'une félicité exquise. Si les forces lui manquaient, Hélène de Penhoët supplierait la comtesse de Kerlor de lui faire ouvrir les portes d'un cloître.

Non, personne ne se douterait de ses tourments, et elle saurait souffrir en silence, dût-elle ne jamais connaître le bonheur !

Elle se confessa à ses chers portraits. Le marquis et la marquise la regardaient toujours avec la même tendresse.

A travers ses yeux voilés, l'orpheline crut les voir sourire.

Elle s'approcha plus près d'eux et laissa échapper une plainte déchirante.

Dans son hallucination, il semblait maintenant à Hélène que son père et sa mère pleuraient avec elle.

La mignonne s'évanouit. Elle resta plus d'une heure sans connaissance.

Quand elle se releva, elle avait la tête brûlante et ses membres endoloris. Elle se mit au lit avec la fièvre.

Cependant, un sommeil tranquille répara ses forces. Elle eut des rêves consolants. Quand elle se réveilla le lendemain, ses soucis de la veille revinrent l'assaillir ; mais elle était courageuse, et elle se promit de n'avoir aucune défaillance.

Georges l'aimait ! Elle aimait Georges !

Pourquoi aurait-elle accusé la destinée ? Est-ce que quelques jours auparavant, dans son isolement, dans sa désespérance, au moment de se tuer, elle pouvait s'attendre à cette divine consolation ?

Il lui était bien permis de ne pas combattre son amour, à la condition que M. de Kerlor l'ignorât toujours.

Mais cette résolution était implacable ; c'était le salut et le seul moyen d'éviter une séparation qui lui eût broyé le cœur.

XII

MÉPRISE

Depuis huit jours, Mlle de Penhoët était installée au château de Kerlor.

Ainsi que le lui avait promis Carmen, tous les meubles, tous les objets qui garnissaient l'humble appartement de Recouvrance, l'y avaient accompagnée.

L'orpheline avait fourni des indications pour que chaque chose fût rangée à sa place, comme dans la modeste chambre où nous l'avons vue si souvent pleurer.

Nous avons dit que les photographies du marquis et de la marquise lui souriaient de nouveau sur la cheminée ; le pastel de Mme Vigée-Lebrun s'élevait au mur ; la délicieuse figure d'autrefois prenait des airs de jeunesse en s'épanouissant au grand jour qui entrait par les hautes fenêtres.

C'était là que la mignonne venait retremper sa volonté chancelante.

Malgré ses résolutions, elle n'était pas toujours maîtresse d'elle-même devant Georges, quand il lui prodiguait des paroles d'une tendresse infinie, de sa voix pénétrante et passionnée.

La pauvre enfant ne pouvait pas toujours retenir un balbutiement d'amour ; il lui en coûtait tant de se contraindre et de taire les pensées qui lui brûlaient les lèvres. Cependant, elle avait examiné sévèrement sa conscience et ne s'était pas trouvée coupable.

Dans cette âme lumineuse, le péché ne pouvait résider.

Hélène aimait, parce qu'une puissance irrésistible lui commandait d'aimer ; elle n'offensait donc pas Dieu, qui est le souverain maître de nos actions.

Mais Dieu exigeait aussi que cette flamme céleste continuât à rayonner en secret, au fond du cœur de l'orpheline.

Hélène éprouvait une sorte de volupté de souffrance qui ne lui arrachait pas un murmure. Ses beaux yeux innocents restaient pleins de clarté.

* * *

Mlle de Penhoët était dans la chambre aux souvenirs. Elle regardait

daît le doux visage aux traits pâlis de l'aïeule, et elle se rappelait l'insistance de ce marchand de Paris, qui lui avait offert deux mille francs de la chère relique.

La jeune fille murmurait :

— Si j'avais vendu ces tableaux, si j'avais commis ce sacrilège, l'argent de cet homme m'aurait été volé en même temps que les sept cent cinquante francs de Bernard ; n'est-ce pas une preuve de plus qu'il faut toujours faire son devoir ?

Se croyant seule, elle prononça ces mots à mi-voix ; aussi fut-elle bien étonnée quand elle entendit répondre :

— Eh bien ! je profite de tes excellentes dispositions pour te rappeler que tu as eu tort de m'abandonner.

Mlle de Penhoët se retourna et vit Carmen.

Hélène s'écria :

— Ta mère m'avait permis de disposer d'une demi-heure.

— Oui, mais, si mademoiselle Hélène propose et si Mme de Kerlor dispose, il ne s'ensuit pas qu'elles puissent faire la part de l'imprévu.

— Qu'est-il arrivé ? demanda l'orpheline.

— M. de Saint-Hyrieix est là . . .

— Votre voisin ?

— Oui, notre voisin.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne me trouve pas assez vaillante pour le recevoir toute seule . . . Il est terrible, M. de Saint-Hyrieix ; il a toujours la mine d'un ambassadeur qui assiste au couronnement d'un empereur. Cela m'intimide un peu, moi, surtout à la campagne ?

— Et tu as pensé qu'à deux nous serions plus fortes, répondit Hélène.

— Toi qui n'ignores rien, poursuivit la malicieuse Carmen, tu dois être au courant des traités diplomatiques ; tu en disserteras avec notre cérémonieux voisin . . . Cela m'amusera de te voir aux prises avec le protocole.

Mlle de Kerlor exagérait un peu ; M. Firmin de Saint-Hyrieix était un homme de trente-huit, au visage un peu froid, mais dont la distinction de parfait gentilhomme n'allait pas jusqu'à la raideur.

Oh ! bien certainement, il était de la " Carrière " ; ses lèvres poliment dédaigneuses, son regard protecteur et les petits favoris traditionnels lui donnaient le cachet, le sceau si l'on veut, des habitués de chancellerie ; mais M. de Saint-Hyrieix ne pontifiait pas constamment et son éducation lui permettait certainement de causer d'autres choses que des traités de Ryswick ou de Campo-Formio.

Nous devons même ajouter que l'œil du diplomate parut rayonner d'une satisfaction intérieure quand Mlle de Kerlor reparut.

Celle-ci présenta son amie Hélène de Penhoët.

M. de Saint-Hyrieix salua cérémonieusement. Il connaissait les légendes qui avaient circulé touchant les parents de cette jeune fille ; mais la protection de la comtesse de Kerlor couvrait l'orpheline.

Une idée traversa le cerveau de Carmen, et elle manœuvra de façon à s'entretenir à part avec le visiteur. Elle n'eut pas à déployer une stratégie trop savante, car Georges et Hélène, en vertu des lois de l'attraction, étaient déjà réunis ; quant à la comtesse, elle jouait avec son lévrier.

M. de Saint-Hyrieix, charmé, se présenta le plus galamment du monde au manège de Carmen, ne pouvant supposer de quoi il allait être question.

— Monsieur, commença celle-ci, j'aime beaucoup Mlle de Penhoët. Le diplomate, malgré son impassibilité, fut déconcerté.

Mlle de Kerlor lui expliqua alors très clairement et très rapidement l'affaire Penhoët au Mexique.

Si les légitimes revendications de l'orpheline étaient chaudement appuyées auprès de la république mexicaine par le représentant de la France, l'affaire pourrait se terminer promptement à la satisfaction de Mlle de Penhoët.

M. de Saint-Hyrieix n'avait-il aucune relation là-bas ?

Il comprit tout de suite et déclara qu'il serait enchanté d'être agréable à la famille de Kerlor en général et à Mlle Carmen en particulier.

Certainement il avait des amis au Mexique, et tout de suite, il allait s'occuper de ces négociations.

Carmen le remercia ; mais elle ajouta :

— Je vous prie de garder le silence vis-à-vis de mes parents et surtout de ne point laisser soupçonner à Mlle de Penhoët que je suis intervenue dans cette affaire . . . Vous me le promettez !

— Vous avez ma parole, mademoiselle.

La comtesse de Kerlor avait fini par remarquer que deux groupes s'étaient formés dans la salon.

Georges et Hélène n'attirèrent pas trop son attention ; mais elle hocha la tête doucement et un sourire passa sur ses lèvres en contemplant Firmin et Carmen qui paraissaient si bien d'accord.

Celle-ci se rapprocha de sa mère ; le diplomate revint faire sa cour à la comtesse. Au bout d'une heure il se leva, après avoir demandé à Mme de Kerlor si elle lui permettait de revenir bientôt.

La mère de Carmen répondit avec beaucoup de bienveillance à

M. de Saint-Hyrieix qu'elle serait très heureuse de recevoir cette nouvelle visite.

Il salua avec aisance, s'inclinant plus particulièrement devant Mlle de Kerlor et se retira.

La comtesse s'écria :

— Notre voisin est un homme fort bien élevé . . . N'est-ce pas ton opinion, Carmen ?

— Mais, répliqua la jeune fille sans le moindre embarras, nous ne le recevrons pas sans cela.

La comtesse appela Hélène et s'entretint avec elle à voix basse.

— Que dites-vous de M. de Saint-Hyrieix ? questionna Mme de Kerlor.

L'orpheline répondit :

— Puis-je me permettre de donner une appréciation, madame ? . . . J'ai vu aujourd'hui pour la première fois votre voisin.

— Aussi, ma chère enfant, n'est-ce que votre première impression que je vous demande.

— Eh bien ! je suis un peu de l'avis de Carmen, fit Hélène doucement.

La comtesse eut un sourire et reprit :

— Votre petite amie vous a-t-elle déjà parlé de M. de Saint-Hyrieix ?

— Non, madame.

— Vous savez combien les mamans s'ingénient quand il s'agit du bonheur de leurs enfants . . . Ma fille ne doit pas avoir de secrets pour vous ; elle est si expansive !

— Je vous assure, madame la comtesse, que Carmen ne m'a rien dit.

— Ne vous méprenez pas, mignonne . . . Je ne sais si je pressens la vérité ; mais il se peut que ma vigilance de mère ait eu raison de s'éveiller . . . Or, j'aurais voulu savoir si ma fille entrerait dans mes vues, le cas échéant.

— Vous parlez de moi ! . . . fit gaiement la sœur de Georges avec son sourire de gentil lutin, comme si elle devinait de quoi il s'agissait.

Très délibérément, elle allait s'avancer lorsque la porte s'ouvrit ; et Mariana de Sainclair apparut.

* * *

L'institutrice s'avança, le front penché, paraissant très émue et semblant se demander comment elle serait accueillie par la comtesse. Mme de Kerlor regarda Mariana ; il y eut quelques secondes de silence glacial.

Mlle de Sainclair prononça d'une voix tremblante :

— Mme la comtesse me permettra-t-elle de la saluer ?

La douairière répondit, après une légère contrainte :

— Mais certainement, mon enfant.

Mariana s'approcha en exhalant un soupir.

La comtesse lui tendit la main et dit :

— Votre brusque détermination m'a tout d'abord affligée ; puis j'ai relu votre lettre, et j'ai compris que je n'avais qu'à m'incliner.

— Vous ne me blâmez pas ?

— Vous étiez libre de vos actes.

Mlle de Sainclair se garda d'insister. Elle passa tout de suite à un autre ordre d'idées :

— Je me suis permis d'entrer sans me faire annoncer, fit-elle avec un peu d'embarras.

— Vous vous êtes souvenue que vous aviez longtemps été chez vous au château de Kerlor, et qu'il vous est toujours ouvert. Vous avez bien fait ! répliqua la comtesse avec une bienveillance toute maternelle.

Cette fois, Mlle de Sainclair éprouva un véritable soulagement et ses yeux redevinrent brillants.

Elle regarda Hélène de Penhoët, tout en allant embrasser Carmen et serrer la main de Georges, qui répondit très amicalement à l'étreinte.

Les lèvres de Mariana se pincèrent ; elle fit appel à toute sa science de dissimulation pour ne pas montrer son violent dépit.

Non seulement, Hélène était très jolie, mais Georges, malgré l'arrivée de Mariana, n'avait pas bougé de sa place, à côté de l'orpheline.

Carmen présenta les deux jeunes filles l'une à l'autre :

— Mlle de Penhoët, notre amie . . . Mlle de Sainclair, notre petite-cousine.

L'orpheline, à qui Carmen avait raconté l'odyssée de Mlle de Sainclair, s'inclina discrètement.

Mariana, en parfaite comédienne, salua avec un petit sourire flatteur, comme si elle tenait à montrer qu'elle appréciait à première vue la grâce et la beauté d'Hélène.

PIERRE DE COURCELLE.

A suivre

C'EST BIEN LE CAS

Dans les familles où il y a beaucoup d'enfants, les rhumes sont à l'ordre du jour et les mères passent leurs nuits à préparer des grogs et des tisanes. Avec quelques doses de *Baume Rhumal* elles s'évitent tous ces soucis et tous ces ennuis.

CHOSSES ET AUTRES

—La bière fait descendre plus d'une bière dans la fosse.

—Il y a 22 journaux au Kansas qui sont rédigés par des femmes.

—L'Etat du Connecticut a voté un amendement à la constitution qui oblige tout homme, pour avoir le droit de vote, à savoir lire et écrire.

—La reine Christine d'Espagne va faire élever à ses frais les enfants des anarchistes qui ont été exécutés à Barcelone il y a quelque temps.

—Dans le royaume de Saxe, la police inspecte les peignes et les brosses des barbiers et punit la moindre malpropreté d'une grande amende.

—Au nombre des créations nouvelles de la mode parisienne pour le printemps prochain, on cite le cachemire de deux nuances de la même couleur, soit ton sur ton ou de deux couleurs différentes.

—Un jeune homme de dix-huit ans, de New-York, est devenu fou après avoir bu un demi-litre de whiskey par pari. Il s'est cru tragédien et s'est plongé un poignard deux fois dans le cœur.

—Si la proportion de l'augmentation de la population, en France, reste la même, ce pays aura à peine atteint 40,400,000, alors que l'Allemagne aura une population de 100,000,000 et la Russie, 200,000,000.

—Une manufacture de Venise (Italie), fabrique en ce moment des chapeaux de verre filé. Ces chapeaux sont très légers, très souples et peuvent sans inconvénient être portés en contact avec la peau.

ILS NE MANQUENT PAS

Les médicaments ne manquent pas pour le soulagement des malades ; mais pour la guérison de ceux qui toussent, le *Baume Rhumal* est sans rival.

—Les maîtres de postes du Canada ont reçu avis du ministre des postes, que les jours suivants devront être chômés par leurs employés : Le 1er janvier, Noël, Vendredi-Saint, naissance de la reine, fête de la Confédération, fête du Travail, jours d'actions de grâces et de plus toutes les fêtes civiques locales.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 1er octobre 1897 : Un Panthéon des journaux et des journalistes, J. Finot ; La radiographie en chirurgie nerveuse (8 gravures), Dr Chipault ; Hoche est-il mort empoisonné ? Dr Cabanès ; Les horreurs et les héroïnes de la guerre de Cuba (10 gravures) ; La traite des Chinoises en Amérique, C.-J. Holder ; L'épigramme, B. Bjornson ; Portraits de rois, M. Muller ; Analyse des Revues ; Revue dramatique, G. Lefèvre ; Tribune de la *Revue des Revues* ; Revue des livres ; Caricatures politiques (10 gravures). Bureau : 12, avenue de l'Opéra, Paris. Union postale, 18 frs par an. Numéro spécimen sur demande.

SANS CHANGER DE RÉGIME
On guérit à peu de frais, et sans changer son régime, toutes les affections des voies respiratoires en faisant usage du *Baume Rhumal*. 25c partout.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affec-

tions lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.
Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant. S'adresser à W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

Des paroles de louanges

sont accordées journellement à un remède qui a été une bénédiction pour des milliers de femmes ; des paroles qui partent du cœur de la mère épuisée et surchargée, de la fille à l'aurore de la vie de femme, annonçant l'heureux avènement d'une vie nouvelle. Les entraves du mal ont été brisées et celle qui fut une fois clouée au chevalet de torture est maintenant là, debout dans le sentiment d'une nouvelle et saine existence.

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES

PALES ET FAIBLES

accomplissent plus pour la guérison de la faiblesse féminine qu'aucun autre remède sur le marché. Que chaque femme se rende bien compte de son état physique et elle s'apercevra que cette douleur dans le dos, cette faiblesse corporelle, cette pâleur, amaigrissement, accompagnés d'irrégularités sont des symptômes de la faiblesse féminine et le tout cédera rapidement devant le traitement indiqué plus haut.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la malle, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE
Dept. Médical, B. P. 2306, Montréal.

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
1982, rue Sainte-Catherine, Montréal



Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

Buvez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez-la à votre pharmacien ou à votre épicière. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRÈS-MIDY
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283. MONTREAL
— MARCHAND 843 P.Q.

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPELIT - FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des débetures et autres valeurs désirables.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les jours.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

ARCHAMBAULT & BELIVEAU

LIBRAIRES-PAPETIERS

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agents généraux pour le "Nouveau Cours Canadien d'Écriture Droite," par J. Ahern.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel
Administrateur.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

BON MARCHÉ INCOMPARABLE

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c : tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sailors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

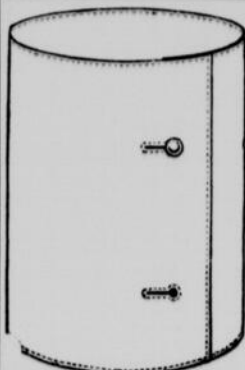
Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



Pour les Hommes Éléphants

Merceries modernes. A des prix modernes. bon marché pour la qualité supérieure, le bon goût et la nouveauté

Chapeaux pour hommes, Chemises blanches, à ordre ou toutes faites, Chemises de couleur, à ordre, ou toutes faites, Gants, Cravates nouvelles, Corps et Caleçons, Collets, Manchettes, Mouchoirs de Soie, Bretelles, Parapluies, etc., etc.

Un grand assortiment de Fourrures.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITE LIMITEE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " " 100 00
T. E. Barbeau, " " 1500 00	B. Richard, " " 100 00
O. Lafortune, " " 1500 00	F. Huot, " " 50 00
J. E. Eerément, " " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec . . . 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé " " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osius Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " " 25 00
J. B. A. David, Montréal 500 00	Jules Couture, " " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " " 25 00
	W. Harrison, " " 25 00
	J. H. Doray, " " 25 00
	J. A. Pigeon Ste-Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025. 104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITE LIMITEE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Habits d'Enfants

Habits en flanelle édreton faon et gris très bien garnis de soie cordée, collet de matelot pour enfants, \$1.80.

Habits en flanelle édreton blanche, très bien doublés et garnis d'angora. Un très bel habit d'enfant. Prix spécial, \$2.55.

Collerettes en fourrures pour Dames

Magnifiques collerettes en phoque électrique, très bien doublées et finies. Prix spécial, \$9.00.

Élégantes collerettes en phoque du Groënland, doublées de satin brun piqué et bien finies, \$8.75.

Collerettes en phoque du Groënland, 27 pouces, les mieux doublées et finies, de première classe, \$24.000.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Tours de cou en Vison

Un lot choisi de tours de cou en vison de Rimouski, tête et yeux parfaits et queues touffues, \$1.75.

Un riche lot de tours de cou en vison bien préparé, très bien marqués et finis dans les derniers genres, de \$2.10 à \$12.50.

Offres spéciales en fait de Gilets

95 gilets de choix en serge cheviotte en noir seulement, dans les derniers goûts, devants croisés, nouvelles manches et revers larges, le prix régulier de ces gilets est de \$5. Notre prix spécial \$2.69.

87 très élégants gilets en tweed de fantaisie en combinaisons choisies d'effets écossais, faits dans les derniers goûts, collet de velours, revers de fantaisie et nouvelles manches. Ces gilets se vendraient dans la plupart des magasins à \$9. Notre prix spécial \$4.70.

58 élégants gilets en drap beaver, bleu marin, brun, drab, myrte et noir, faits avec devant croisé et collet haut de fantaisie, nouvelles manches et poches de côté, un vêtement modèle, valant \$10. Ici, aujourd'hui, \$5.85.

22 gilets seulement, de fantaisie, en beau drap rude, doublés de soie, nouveau collet haut, manche à la mode et poches de côté, valant \$12. Ici, aujourd'hui, \$6.50.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Bas de Dames

300 douzaines de bas en cachemire noir uni, tout-à-fait à la mode et pieds sans couture, pour dames, valeur extraordinaire à 35c la paire, 3 paires pour \$1.00.

Une Liste de Prix Intéressante

1000 morceaux de musique populaire, valeur régulière 10c à 25c. Prix spécial 1 cent.

500 chaudières à charbon, vernissées, valeur régulière 20c. Prix spécial 12½c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame